

JOURNAL

HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITTS
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

OCTOBRE 1745.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1745.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.

OCTOBRE 1745.



SECONDE REPONSE

*Aux Journalistes de Trevoux, sur feu Mr
BURNET, Evêque de Salisburi.*

MONSIEUR,

Vous me marqués que vous avés été content de la petite Réfutation d'un Article des *Mémoires de Trevoux* que je vous ai adressée *. Il n'étoit pas fort difficile de répondre aux violentes invectives des Journalistes. Quoi que je ne prétende point me mesurer avec eux, rien de plus aisé que de leur prouver que leur

T 2

Cri-

* Journ. Helvét. 221.

Critique n'étoit pas fondée , & qu'elle avoit été dictée par une violente passion. Quand on s'échauffe à ce point, la Raison en souffre toujours un peu. Voilà pourquoi les Journalistes, habiles Ecrivains d'ailleurs, ont fait assurément une très mauvaise Satire de ce digne Prelat.

Vous me faites quelques Remarques qui donneront lieu à cette seconde Lettre. Vous comencez par le titre injurieux de *Pédant* donné malignement & fort injustement au Docteur *Burnet*. Vous dites là dessus que *l'Evêque de Salisburi seroit bien surpris s'il revenoit au Monde, de s'entendre traiter de Pédant, lui qui étoit l'Antipode de la Pédanterie. Et encore par qui? Par des gens dont la profession est d'enseigner la Jeunesse & de manier la feru'e.* Dans ces cas là, dites-vous, la meilleure manière de répondre, c'est de retorquer. Il vous semble que j'ai un peu trop insisté sur cet Article dans ma précédente Lettre, & que ce mot lâché inconsidérément, ne demandoit pas une si longue discussion. J'en conviens; mais ce qui m'a déterminé à m'y étendre, c'est que ç'a été une occasion de vous communiquer diverses particularités touchant ce Savant, que j'ai cru qui devoient vous faire plaisir.

Vous me faites remarquer qu'outre le
trait

trait injurieux de *Pédant*, il y en a bien d'autres dans cet Article des *Mémoires de Trévoux*, qui pouvoient être retorqués. Vous avez raison; & cela me rappelle que cette Satire aiant été lue dans une de nos Sociétés de Gens de Lettres, un de nos Messieurs prit ce tour là, & renvoia la plûpart de ces injures d'où elles étoient venues. Voici à peu près comment il réponda.

„ Vous dites, *Mes Pères*, que l'Ouvra-
 „ ge de Mr *Burnet* est mal intitulé, *Histoire*
 „ de son tems: qu'il faudroit changer ce
 „ Titre en celui ci, *Mémoires de Gilbert*
 „ *Burnet*, où l'on trouvera un Panégyrique de
 „ l'Auteur, de sa Famille, de ses Amis &c.
 „ & une Satire amère & violente de tous ceux
 „ qui ont eu le malheur de lui déplaire. Fort
 „ bien. Mais changés donc aussi le titre
 „ de votre Journal, & substitués lui ce-
 „ lui-ci: *Mémoires de la Compagnie de Jésus*,
 „ où l'on trouvera des *Eloges continuels des*
 „ *Savans de cette Société*, & de mordantes
 „ *Satires de tous ceux qui ne pensent pas come*
 „ *eux*. On reconoit, dites vous, dans
 „ l'Ouvrage de *Burnet* & dans ses *Maximes*,
 „ un *Esprit livré à l'Intrigue* & à la *Cabale*.
 „ Hé, *Mes Pères*, ne connoissés-vous que
 „ lui à qui ce Portrait convienne? Si *Bur-*
 „ *net* avoit ordonné qu'on n'imprimât ses *Mé-*

„ moires que long tems après sa mort, c'est
 „ afin, dites vous encore, qu'on ne pût pas
 „ si facilement le convaincre de Mensonge.
 „ Mais ne seroit ce point aussi par cette
 „ raison que vous avez attendu à le noir-
 „ cir plus de trente ans après sa mort ?
 „ Personne ne pénètre mieux les mauvaises
 „ intentions des autres que ceux qui en
 „ trouvent de semblables dans le fond de
 „ leur cœur.

Voilà, *Monsieur*, comment les R. R. P. P.
 furent apostrophés dans cette société Litérai-
 re. Ce doit être là à peu près la manière
 dont vous vouliez qu'on leur retorquât.
 Je vous avouë que cette petite faille nous
 divertit, & quelqu'un dit là dessus qu'elle ne
 figureroit pas mal dans les *Nouvelles Eclé-
 siastiques*.

Après m'avoir fait remarquer que je me
 suis trop étendu sur quelques Articles
 qui ne demandoient pas un si long exa-
 men, vous ajoutés que j'en ai totalement
 omis d'autres d'une beaucoup plus grande
 importance, & qui peuvent faire plus de
 tort à la mémoire de Mr. *Bernet* que ceux
 sur lesquels j'ai entrepris la défense. Vous
 mettés au premier rang de ces Omissions
 l'aculation qu'on lui intente d'avoir cor-
 rompu la Morale, & débité des Maximes
 fort dangereuses. J'avoue que vous êtes
 tout

tout à fait fondé à me reprocher ce silence. Il pourroit être interprété come un aveu que l'acufation est bien fondée. Il faut donc nécessairement ici un petit Supplément à ces Omissions.

Puis que vous m'avez mis sur les voies de retorquer, ne trouvés vous pas singulier que la Société qui a été la plus ataquée sur la Morale relachée de ses Casuistes, ose entreprendre les autres sur ce Chapitre? La prudence voudroit, ce semble, qu'on ne touchât point cette corde. Cependant j'ai la bone foi d'avouer que s'il étoit vrai que Mr. *Burnet* eut enseigné ce qu'on lui impute, nos Journalistes ne laisseroient pas d'être fondés à lui en faire de vifs reproches. Voici l'Acufation.

„ Burnet, dans l'espérance de s'insinuer
 „ dans la faveur de Charles II. fit une
 „ Action qui mérite d'être connue par tout
 „ où son Livre peut être lû. Elle sert à
 „ caractériser le génie de l'Auteur. Ce
 „ Prince étoit fâché de voir que Catherine
 „ de Portugal sa Femme fut stérile.
 „ Les Courtisans raisonoient beaucoup
 „ sur les moïens qu'on pouvoit mettre en
 „ usage pour l'en consoler. Les uns pro-
 „ posoient le Divorce; les autres la Po-
 „ ligamie. Le Duc de Lauderdale en
 „ demanda son sentiment au Docteur Burnet.

„ net. Celui ci donna par écrit sa Décision raisonnée sur les deux Objets proposés ; & pour concilier tous les Projets établit que dans le cas de Stérilité le Divorce & la Poligamie sont également licites.

Mr. *Burnet*, dans son Histoire, dit précisément le contraire. Consulté sur ce point, il répondit que le Divorce & la Poligamie étoient si décriés, qu'ils étoient rejetés par toutes les Sociétés Chrétiennes. Il ajouta que *de semblables ouvertures jetteroient l'Etat dans des convulsions, & cause-roient de longues Guerres, s'il naissoit des Enfans d'un Mariage fondé là dessus.*

Mr. *de la Chapelle* a rapporté cette prétendue Decision raisonnée du Docteur *Burnet*, dans sa *Bibliothèque Angloise*, où l'on peut la voir tout au long *. Elle finit de cette manière : *Je conclus donc en déclarant, que je ne vois rien de si fort contre la Poligamie qui puisse l'emporter sur la considération du grand & éminent danger qui menace visiblement tant de milliers de Persones, si elle n'est pas permise.*

Je vous prie, *Monsieur*, de remarquer que ce Casuiste conclut à permettre la Poligamie à Charles II. en considération des dangers que court le Roiaume, si l'on n'a pas cette complaisance pour le Prince ;

* Tom XII. p. 354.

& Mr. *Burnet* condanne toutes les propositions de cette nature, à cause qu'elles tendent à produire une longue succession de Guerres Civiles. Deux conclusions si contradictoires peuvent elles venir du même Home * ?

Cet Auteur Anonime, quel qu'il soit, ne composa cette petite Pièce en faveur du Divorce & de la Poligamie, que pour faire la Cour au Souverain, & il ne faut pas douter qu'elle ne lui fut portée secrètement. Supposons pour un moment qu'elle fut du Docteur *Burnet*, il faudra encore acorder cette Décision relachée avec une Lettre, sur un ton bien différent, qu'il avoit écrite au Roi il n'y avoit pas long-tems. On voit dans le Tome II. de ses Mémoires ** qu'il écrivit à Charles II. une Lettre assez forte sur les Galanteries. „ Il y peignoit au „ Roi ses dérèglemens & sa conduite pas- „ sée, le mauvais éfet que cela faisoit sur „ la Nation. Il lui représentoit que les „ embarras de son Règne étoient des ju- „ ge-

* Les Journalistes ne s'embarassent point d'avancer des choses contradictoires, quand il s'agit de décrier Mr. *Burnet*, Parmi les injures qu'ils lui disent, ils le traitent d'un côté de Presbitérien décidé, ou Ami des Fanatiques, & de l'autre ils l'appellent un Tolérant Universel, c'est à dire indifférent pour toute Secte, ainsi qu'ils l'entendent par tout, & non au sens du suport que la Charité doit aux Errans, & qui seroit une Vertu. Comment acorder cela ?

** Pag. 390.

„ gemens d'une Providence qui le cha-
 „ tioit. Il alloit jusqu'à dire que ce n'é-
 „ toit là qu'une foible partie des peines
 „ qu'il avoit à craindre. Il lui dit en pro-
 „ pres termes : *Il faut réformer vôtre cœur,*
 „ *chasser d'auprès de vous toutes les personnes*
 „ *qui y sont des occasions de péché, & comen-*
 „ *cer par vos Maitresses.* Il ajoute que ses
 „ *mauvais exemples atirent bien des gens dans*
 „ *le même désordre; qu'il est cause par là*
 „ *que le Vice marche la tête levée.* Il finif-
 „ soit sa Lettre en conjurant ce Prince,
 „ par les plus pressans motifs, de changer
 „ de vie „ Le Roi fut bien de qui ve-
 „ noit cette Lettre, & il en fut extrêmement
 „ piqué.

Suposons présentement, *Monsieur*, que
 l'Auteur de cette Lettre fut le même qui
 avoir présenté le Mémoire pour autoriser
 la Poligamie, le Roi n'auroit pas manqué
 de répondre à ce Casuiste relaché, qu'il
 alloit changer de conduite suivant les sages
 avis; que puis que la Poligunie étoit per-
 mise, il ne tarderoit pas a profiter du pri-
 vilège. Vous m'avez rapelé dans vôtre Mé-
 moire, que *David eut bon nombre de Fem-*
mes, & que le Prophète parlant à ce Prince,
met cela au nombre des graces que Dieu lui
avoit faites. Je vai partager ces faveurs
 du Ciel avec cet ancien Roi. Vous m'a-
 vés

vés fait voir encore, que *Jesus-Christ n'a nulle part abrogé la Poligamie*. Je vai donc faire de mes Maitresses tout autant de Femmes. J'inviterai ensuite mes Sujets à suivre mon exemple, & à en épouser chacun trois ou quatre. Ce sera un moïen de me remettre bien avec eux. *Par les raisonnemens de Burnet*, disent les Journalistes, *Charles auroit pu peupler son Sérail de ses Femmes sans donner atteinte aux Loix de l'Évangile*, & par une conséquence claire de ces mêmes principes, le dernier Sujet de Charles auroit aussi licitement pu remplir sa Chaumière de Femmes légitimes, que le Roi d'Angleterre en peupler le Palais de *Whitehal* & de *St. James*. Charles II. étoit un Prince des plus spirituels, & très fort sur la repartie. Il brilloit par ses Réponses ingénieuses. Il n'auroit pas manqué celle-ci, ou quelque autre semblable, pour couvrir de confusion ce rigide Censeur qui se soutenoit si mal. Les bons mots de ce Prince ont été répétés bien des fois. D'où vient donc que nous n'en avons jamais oui rapporter aucun contre le Docteur qui lui auroit donné si belle prise ?

Il est vrai que l'on a trouvé cette Pièce écrite de la propre main de Mr. *Burnet*; au moins on a prétendu reconoitre son écriture. Mais, dit Mr. *de la Chapelle*, est-ce

ce là une preuve décisive contre lui ? N'écrivoit il jamais que ses propres Ouvrages ? Ne copioit il jamais ceux d'autrui ? N'a-t-il pas pû, par pure curiosité, tirer copie d'une petite Pièce, qui n'étoit faite que pour le Monarque, & qui se monroit aparemment aux Amis du Cœur ? Il est fort vrai semblable que quelqu'un lui aiant confié pour fort peu de tems, & sous le sceau du secret, une Piece aussi singulière, il se mit incessamment à la transcrire lui même, *Vraiment*, ajoute Mr. de la Chapelle, *nous serions tous bien à plaindre, si l'on s'avisoit après nôtre mort, de nous attribuer quantité de ces Pièces fugitives que nous transcrivons quelquefois, ou pour l'usage de nos Amis, ou pour le nôtre !*

Vous avés pu remarquer, *Monsieur*, que cette imputation faite à Mr. Burnet, est tirée d'un Auteur Anglois, nommé *Higgon*, qui fit imprimer en 1725. *des Remarques Historiques & Critiques sur l'Histoire du défunt Evêque BURNET*. Les Journalistes nous le donent pour un Gentilhomme Anglois d'une probité reconue, parfaitement instruit de l'Histoire moderne & ancienne d'Angleterre, qui a fini sa *Critique des Mémoires de Burnet* par cette Conclusion, *qu'il y a dans cet Ouvrage autant de Mensonges, que l'Auteur dans sa Conscience connoissoit*

noissoit come tels, qu'on y trouve de pages, c'est à dire 826. Les Journalistes ajoutent qu'en relevant ces faussetés, le Critique Anglois a porté sa Réfutation jusqu'à la démonstration.

Ecoutons présentement Mr. de la Chapelle. „ Le moien général & presque universel, dit-il, que l'on a mis en œuvre „ jusqu'ici pour décrier l'Histoire du défunt Evêque de Salisburi, a été de le „ rendre odieux, & de décrier sa personne. Ses Amis ont eu beau représenter „ que ce procédé, très vilain en lui même, „ prouvoit moins l'infidélité de l'Histoire, „ que la vérité de ses narrations, puis qu'il „ n'y a guère que cette vérité qui chagrine les Intéressés. Ces représentations „ n'ont pu arrêter le torrent des injures, „ & quantité de gens sont venus, les uns „ à la file des autres, avertir le Public de „ leur impuissante colère. Mais le plus „ impertinent de tous les Ouvrages de ce „ genre est celui de Mr. Higgons. Comptés „ que Mr. Burnet n'y est jamais réfuté que „ par les plus infames lieux comuns que „ la haine peut suggérer. Ce Critique s'imagine avoir fait merveille, quand à des „ faits bien circonstanciés il oppose quelque coup de dent, quelque raisonnement „ vague, quelque probabilité qui puisse „ reu-

„ rendre l'Auteur qu'il combat, ou suspect
 „ ou ridicule *. C'est ce dont Mr. de la
 „ Chapelle donne divers exemples **.

Si ceux qui ont inséré dans le Dictionnaire de Moréri l'Article de BURNET, disent les Journalistes, avoient lu l'Ouvrage de Mr. Higgons, ils auroient évité d'y mettre qu'il avoit encouru la disgrâce de Charles II. pour avoir refusé un Evêché. Il ne dut sa disgrâce qu'à ses intrigues, à ses liaisons avec le Duc de Monmouth & les autres Chefs de la révolte. C'étoit un Ennemi mortel de Charles & de Jaques. Sa haine alloit jusqu'à l'emportement & à la fureur contre les Princes de la Maison de Stuart. Il s'étoit si peu ménagé à cet égard, que pour se mettre à l'abri de l'orage dont il étoit menacé, il s'absente & vient en France.

Remarqués je vous prie, Monsieur, que cet Article touche immédiatement celui, où l'on nous donne le Docteur Burnet pour

un

* Bibliot. Angloise T. XI. p. 351.

** Quand Mr. Burnet fut mort, voici ce que le Chevalier Steel dit de lui. „ On vient de perdre un Prélat dont le caractère, les talens, & les Ecrits ont rendu pour jamais le nom de sa Famille recommandable à la Postérité. Le Papisme lui a toujours payé le tribut de la crainte, & les siècles à venir paieront à sa Mémoire l'amour & l'admiration que ses ingrats Contemporains lui ont refusé pendant sa vie. Son nom subsistera long-tems après que celui de ses laches Adversaires sera enseveli dans l'oubli. „ Voilà qui convient à Mr. Higgons & à ses semblables.

un lâche flatteur, pour un indigne prévaricateur, qui pour faire la Cour à Charles, lui présente un Mémoire en faveur du Divorce & de la Poligamie. Ce'a est de la même justesse que ce que nous avons vû précédemment, que Mr. *Burnet* étoit en même tems un Presbitérien échauffé, & un Tolérant universel. Pour revenir au *Dictionnaire de Moréri*, il est constant que le Roi voulut atacher à lui Mr. *Burnet*. Pour l'engager à entrer dans ses vuës & à les favoriser, il lui offrit un Evêché; mais nôtre Docteur avoit trop de délicatesse pour accepter le Bénéfice à cette condition. Il comprit bien à quoi il s'engageoit, en promettant d'entrer dans les intérêts du Prince. Ce refus fut une des principales causes de sa disgrâce.

La manière dont Mr. *Burnet* a parlé du Roi LOUIS XIV. est encore une des Omissions dont vous m'avez averti dans vôtre Lettre. C'est un des principaux griefs des Journalistes. *Selon lui*, disent-ils, *ce Prince n'étoit point fidèle à tenir ses Traitez. On devoit bien prendre ses mesures avec lui... & il ajoute bien d'autres traits pour deshonorer ce Monarque.* Ces autres traits qu'ils ont en vûe sont aparemment quelques Anecdotes insérées dans ces Mémoires, pour rendre un peu douteuse la bravoure du Roi.

Pour vous montrer, *Monsieur*, mon imparcialité, je vous avouerai que je suis de ceux qui ont trouvé *Mr. Burnet* un peu trop vif contre ce Prince. Mais je vous prie de remarquer que malheureusement il s'étoit trouvé en France dans le fort de la Persecution des Protestans. S'il a dit que *LOUIS XIV.* n'étoit pas fort exact à tenir ses Traitez, il y a bien apparence qu'il avoit en vüe la *Révocation de l'Edit de Nantes*, & les Scènes tragiques qui suivirent l'infraction de ce Traité. Il faut remarquer encore que l'Angleterre a été souvent en guerre avec la France, & que c'est dans un tems de rupture qu'il mettoit ces traits un peu trop forts dans ses Mémoires. Enfin je ne dois pas oublier qu'il s'y pique d'une si grande franchise, qu'il n'a pas épargné le *Roi GUILLAUME*, qui avoit été son Héros. Il a relevé bien des défauts de ce Prince, & touché certains Articles qui lui font beaucoup de tort.

Mais voici un Fait que je tiens de sa propre bouche, que je croi qui sera ici à sa place. L'Historien *le Vassor* sortant de France, logea pendant une Année chez l'Evêque de Salisburi. Il y composa les deux premiers Volumes de son *Histoire de Louis XIII.* Il en lût quelques endroits à son Hôte, qui ataquoient *LOUIS XIV.* & c'étoient

c'étoient ceux qu'il choissoit par préférence. L'Evêque lui marqua qu'il ne pouvoit que désapprouver ces traits satiriques, qui feroient beaucoup de tort à son Histoire, l'engagea à en retrancher les plus forts, & a déclaré bien des fois qu'il en étoit encore resté beaucoup qu'il blâmoit entièrement. Il paroît même que l'Evêque ne se soucia pas qu'un Ecrivain si violent logeât plus long tems chez lui.

Il me semble que voilà les principales omissions dont vous m'avez averti. Je suis bien aise que vous aiez lû vous même cette Satire dans l'Original, sans vous en rapporter à mon témoignage. Vous avez pû vous assurer par vos propres yeux, que les Journalistes de Trévoux sont de vrais Déclamateurs. Tout est marqué au coin de la passion dans cet Article contre l'Evêque de Salisburi. Un Auteur François cite deux ou trois lignes des *Mémoires de Burnet*. A ce seul nom la colère des R. R. P. P. se réveille. C'est un torrent d'injures indécentes, & de calomnies destituées de preuves. Après tout, ces noires imputations nuisent plus à la réputation de ceux à qui elles échapent qu'à l'honneur de nôtre Prélat. On ne fait quel nom donner à cette affectation de vouloir flétrir cet habile Homme, à vouloir le rabaisser, soit pour le cré-

dit & la considération dont il jouïssoit, soit pour les talens & le génie. Il est sûr qu'il étoit lié avec les plus Savans & les plus grands Prélats d'Angleterre, & qu'il y a joué un grand role. On n'a qu'à voir la part qu'il eût à la Révolution de 1688. Il est sûr que ce fut aussi lui qui fit dans le Parlement la première ouverture d'appeler à la Succession de la Courone d'Angleterre la Maison d'Hanovre, après la Mort de la Reine Anne. Mais j'avoue que ce ne sont pas là des Lettres de recomandation auprès de nos Journalistes.

Ses *Mémoires*, que l'on a pris sur tout à tâche de décrier à Trévoux, marquent un Home d'affaires & de génie. On peut s'y faire une idée juste du Gouvernement d'Angleterre, & des Droits respectifs du Roi & du Parlement. On trouve dans cette Histoire le caractère des Principaux Personages qui ont parû sur la Scène, & ces Caractères sont frapez de main de Maître. L'Auteur y fait avec beaucoup de liberté le Portrait des Persones du premier rang qui ont vécu de son tems. Il nous instruit de quantité de Faits curieux & d'Intrigues concernant l'Etat & l'Eglise. Si les Anecdotes font le mérite de ces sortes de Mémoires, on en trouve ici quantité, & des plus interessantes. Pour la fidélité,
qui

qui est l'Article essentiel, il est bon de remarquer qu'il rapporte beaucoup de particularités curieuses dont il avoit été lui-même témoin. Il avoit eu de grandes relations avec plusieurs Ministres d'Etat, de qui il aprenoit souvent le secret des ~~Né-~~gociations. Pendant plus de trente ans, il fut Ami particulier de ceux qui étoient au timon des affaires. Ils l'employèrent même souvent dans des occasions importantes.

N'admirez vous pas, *Monsieur*, qu'on s'avise de renvoyer aux Nouvelles publiques un Auteur qui a eu de semblables secours ? Nos Journalistes lui reprochent *une ignorance grossière des faits les plus répétés dans les Gazettes*. Il y a telle Gazette sur laquelle on ne peut guère plus compter que sur *les Propos des Hales*, ou sur les Nouvelles du *Savetier du Coin*, pour parler le langage de Trévoux. On a dit qu'elle est la Dépôttaire du faux tout come du vrai, & c'est ce qu'on peut remarquer sur tout dans un tems de guerre. Ce que Virgile a dit de la Ronommée convient parfaitement à la Gazette.

Tam ficti pravique tenax, quàm nuncia veri *.

Cependant je ne prétens pas garantir
 V 2 tous

* Æneid. Lib. IV. v. 188.

tous les faits raportés dans ces Mémoires. Mr. *Burnet* n'a pas toujours été du secret des affaires d'Angleterre, & on peut avoir eu des raisons pour les lui cacher. Ceux qui l'ont connu particulièrement ont remarqué qu'il avoit un peu trop de chaleur dans l'esprit; ce qui conduit quelquefois à croire assez légèrement. Il a pû se tromper, mais il n'a jamais eu intention de tromper personne. C'étoit un Home droit & sincère. Sa Candeur ne sauroit être contestée de qui que ce soit qui ait été à portée de le conoitre. C'étoit un Cœur noble & droit, ennemi du déguisement & de l'artifice.

Avec sa grande vivacité, on doit lui savoir gré de l'impartialité qu'on remarque dans ses *Mémoires*. Il dit le bien & le mal des diférens Partis qui divisoient l'Angleterre. Il fait garder la neutralité. On le voit ordinairement dire la vérité sans aucun égard aux Amis ou aux Ennemis. Il n'avoit proprement de haine que contre la Tiranie temporelle & spirituelle.

Mais quand il seroit vrai que Mr. *Burnet* eut un peu trop panché d'un certain côté, trouvés-vous les Journalistes bien en main pour lui faire ce reproche, eux chez
qui

qui on remarque depuis si long-tems la partialité la plus violente & la plus emportée. On les a déjà renvoïés au sage Conseil que Mr. de *Voltaire* donoit à un Auteur qui alloit comencer un Journal. „ Vou-
 „ lés-vous, lui dit-il, que vôtre Journal
 „ plaise à nôtre Siècle & à la Postérité ?
 „ Je vous répondrai en deux mots, soïés
 „ impartial. Il faut se piquer d'être juste,
 „ si l'on veut avoir un succès durable.
 „ Evités les paroles injurieuses qui irritent
 „ quelquefois toute une Nation. Point
 „ d'animosité, point d'invectives. Que
 „ diriés vous d'un Avocat Général, qui
 „ en résumant tout un Procez, outrage-
 „ roit par des mots la Partie qu'il con-
 „ danne * ?

Qu'auroit dit l'Auteur de ces judicieux Conseils, en voïant seulement la conclusion de cet Article des *Mémoires de Trévoux* sur ceux de *Burnet*. *Nous ne finirions point*, disent-ils, *si nous voulions tracer ici le précis de toutes les absurdités dont la stupide ostentation, l'ignorance, la passion & la mauvaise foi de l'Auteur ont farci son Ouvrage.* Voilà la manière modérée dont on résume à Trévoux.

* Journ. Helvet. Mars 1745. p. 223.

Cependant, *Monsieur*, je ne suis point d'avis qu'ils changent leur alure sur les Conseils de Mr de *Voltaire*. Il s'adresoit à un Auteur qui alloit comencer un Ouvrage périodique. Celui de Trévoux se soutient depuis près d'un demi Siècle. Il est trop tard pour changer de methode. Si ces Auteurs ne donoient plus à l'avenir que des Extraits sages & modérés, cela mettroit une bigarure choquante dans leur Ouvrage. Ce seroit répandre de la fadeur dans un Journal qui jusqu'à présent a eu la reputation d'être un des plus piquans. Ainsi, continués, *Mes Pères*, il est bon que tout ce qui sort de chez vous soit marqué au coin de la Société. Je suis &c.

P. S. Voici un éfet bien marqué de la passion, dont je croi devoir vous divertir. Vous avés remarqué sans doute que cette violente Satire contre le Docteur *Burnet*, n'entre qu'incidemment dans les *Mémoires de Trévoux*. Les Journalistes en étoient à un Extrait d'un *Abrégé de l'Histoire de France par le Président Hénaut*. Ils le louent beaucoup jusqu'à l'endroit où il va imprudemment citer *Burnet*. Ils se jettent avec fureur sur ce dernier. Ils le pour-

poursuivent a outrance, & ne peuvent plus le quitter. Enfin apres avoir long-tems clabaudé contre l'Historien Anglois, ils reviennent à l'Historien de France, mais avec de tout autres yeux qu'auparavant. La bone opinion qu'il a eue des *Mémoires de Burnet* fait qu'on épluche sévèrement l'Abrégé qu'il vient de publier. Dès lors on y trouve plusieurs omissions, & des fautes réelles. Tout le reste de l'Extrait n'est plus que Critique. Mais quelle Critique? De petites vétilles sur les dates, ou d'autres minuties semblables. Vous voulés bien que je vous en done un échantillon. Le sujet est si mince que je suis come sûr que vous n'y avés fait aucune attention.

Le Président avoit dit que *Douai* qui fut assiégé sous *Louis XIV.* en 1667. le rendit le 25. *Juin*, après 52. *jours de tranchée ouverte*. Les Journalistes le relèvent, posent leurs principes, & les dates. La tranchée fut ouverte du 4. au 5. *Mai*, & l'on batit la chamade le 25. *Juin* à deux heures de l'après midi. Puis comptant sur leurs doigts, ils trouvent que *Douai* avoit tenu 53. *jours de tranchée ouverte*. Dans la *Vérité Arithmétique* que *Mr. Hénaud* suit, il y a 52 jours moins quelques heu-

res. Mais dans le Calcul *Militaire* il y a 53. jours, à ce que prétendent nos Critiques, & voilà une grande découverte qui doit illustrer leur Journal. Avoués, *Monsieur*, que le Docteur *Burnet* est heureux de n'avoir pas mis de semblables Remarques dans les *Mémoires*. Nos Journalistes n'auroient pas manqué de les traiter de *pure Pédanterie*, & ils auroient eu raison.





EXTRAIT

D'un Discours Académique prononcé dans l'Académie des Jeux Floraux, sous le Titre de SEMONCE faite le second Dimanche de Janvier de l'Année MDCCXLV. Par Mr. SOUBAIRAN De Scaupon Ecuier, Avocat au Parlement, l'un des XL. de l'Académie des Jeux Floraux.

TEl est le Titre d'un Discours Académique prononcé devant l'une des plus célèbres Académies de France. Il faudroit transcrire la Pièce entière pour faire bien gouter le génie qui y règne : Encore n'oserois-je m'en flater dans un País qui n'a pas autant quité la simplicité du Stile que celle des Mœurs.

Le sujet est annoncé dans la première Période : *Faut-il écrire pour la Postérité ? Sufit-il de plaire à son Siècle ?* Et le but de l'Auteur est de prouver, „ qu'on peut faire „ l'un & l'autre ; puis qu'en réunissant les „ Sufrages les plus éclairés du Siècle, on „ s'assure le Goût & les Eloges des Races futures.

„ tures. Ces suffrages font les premiers de-
 „ grés qui mènent à l'immortalité.

„ Je fais, *dit-il*, qu'il y a des Exemples
 „ de quelques réputations rapides, fruit pré-
 „ coce d'un prestige trompeur, & qui por-
 „ toit avec soi le principe de la destruction:
 „ Aussi parle je de réputations qui ont aquis
 „ une certaine maturité; non de celles qui
 „ ne doivent leur être qu'au caprice de la
 „ Multitude, non de ces aplaudissemens va-
 „ gues, tumultueux, momentanés, que des
 „ Ecrits médiocres ravissent quelquefois, mais
 „ d'une aprobation réfléchie, tranquile, &
 „ confirmée par les suffrages répétés du pe-
 „ tit nombre de Juges qui ont droit de pro-
 „ noncer.

„ Dans tous les tems, dans les siècles
 „ mêmes les plus éclairés, le bon goût a
 „ été le partage d'un petit nombre de gens
 „ de Lettres. Depuis Homère jusqu'à nous
 „ il a été come en dépôt chez quelques Ho-
 „ mes distingués par leurs lumières & par
 „ leurs talens dans les différentes Contrées
 „ où les Lettres ont été en honneur. Cette
 „ tradition précieuse, après avoir souffert en
 „ divers tems quelque alteration, subsiste
 „ dans toute sa pureté & avec encore plus
 „ d'éclat parmi nous, quoi qu'en disent les
 „ Censeurs de nôtre Siècle.

„ C'est, *continué l'Auteur*, ce que j'ai
 „ def-

„ dessein d'établir pour exciter l'Emulation ,
 „ pout réveiller le Zèle des Favoris des Mu-
 „ ses, qui brulent du desir d'être avoués d'el-
 „ les par nos suffrages. A mesure qu'ils sen-
 „ tiront à quel point ils doivent respecter le
 „ gout de leur Siécle, ils feront de nouveaux
 „ efforts pour s'y contormer. Ils y pren-
 „ dront une estime éclairée pour la Savante
 „ Antiquité, une juste apréciation du Génie
 „ de nôtre Stécle, & des Loix utiles pour
 „ la saine Critique.

„ Quand nous n'aurions d'autre preuve
 „ que nous sommes dans le Règne du
 „ bon goût, que cette vénération univer-
 „ selle pour les Ecrivains célèbres de l'An-
 „ tiquité, le culte légitime qu'on leur
 „ rend dans la République des Lettres,
 „ & l'étude assiduë qu'on y fait de ces
 „ grands Modèles, ne serions nous pas au-
 „ torisés à prononcer qu'il se maintiendra,
 „ qu'il s'enrichira à l'aide des talens qui
 „ naissent dans tous les Climats, & dans
 „ tous les Siécles, & qui ne peuvent man-
 „ quer de répandre leurs Lumières & leurs
 „ Richesses dans l'Univers, pourvû qu'ils
 „ soient exercés par le travail, excités par
 „ les Maitres de l'Art, & soutenus par
 „ l'Afection & par l'Autorité des Poten-
 „ tats.

„ Tout parmi nous lateste la juste estime
 „ que

„ que l'on a pour la saine Antiquité ; tèm-
 „ moin les Travaux des Savans pour dé-
 „ voiler les riches Trésors ; tèmoin ces Edi-
 „ tions multipliées des Livres précieux
 „ quelle nous a transmis ; tèmoin ces Tra-
 „ ductions fidèles , élégantes , qui en font
 „ un Bien commun à toutes personnes sans
 „ distinction d'âge ni de sexe Que
 „ d'Imitations heureuses des plus précieux
 „ Lambeaux des Grecs & des Latins ! Que
 „ de larcins adroits sur l'inépuisable Anti-
 „ quité !

Ici l'Auteur trace une légère Ebauche du
 mérite des Anciens , & du Caractere de
 „ leurs Ouvrages ; il attire l'attention sur ces
 „ touches savantes , & quelquefois irrégu-
 „ lières de ces grands Maitres . . . dans la
 „ vuë de fixer la juste appréciation que l'on
 „ doit faire de ces Génies sublimes , de ces
 „ Ames privilégiées , qui ont enrichi les
 „ beaux Arts , embelli la Raison , & ho-
 „ noré la Nature C'est en les étudiant
 „ avec attention . . . que vous aquerrés
 „ ce Discernement juste , ce Goût sûr ,
 „ ce Sentiment fin , si propres à vous faire
 „ saisir les Coups du Pinceau qui decèlent
 „ les grands Maitres & qui échappent aux
 „ yeux du Vulgaire .

. . . . C'est là ces Modèles que nous de-
 vous suivre pour arriver à la Gloire des

Let-

Lettres, sans toutefois asservir nôtre Génie à leur manière.

„ Ce seroit en arrêter l'Étativité, en
 „ éteindre le feu, en étoufer la fécondité,
 „ que de l'assujettir à une imitation servile,
 „ qui ne produit qu'un Coloris dur, que
 „ des atitudes contraintes, sans agrément,
 „ sans naïveté.

„ Il faut imiter les Anciens, en Rival &
 „ non en Esclave: Après avoir marché
 „ sur leurs traces en entrant dans la Car-
 „ rière, oser les quitter pour suivre son pro-
 „ pre génie & le dirai je, présumer qu'on
 „ pourra les devancer, ne fut ce que pour
 „ se sauver de la honte de demeurer trop
 „ en arrière.

„ ... Les Arts seroient tous encore dans
 „ l'enfance, si une Imitation rivale de l'In-
 „ vention ne les eut étendus, & ne les
 „ eut enrichis..... C'est ainsi que Vir-
 „ gile imita Homère & Theocrite: Cice-
 „ ron Demosthene; que Molière a imité
 „ Térence & Plaute, Racine Euripide &
 „ Sophocle, La Bruïere Theophraste,
 „ Despréaux Horace &c.

„ Voilà les glorieux succès qui nous
 „ sont préparés au bout de la Carrière que
 „ le bon goût du Siècle nous ouvre. Telle
 „ est la voie que nous devons suivre pour
 „ mériter l'Estime de nos Contemporains:

„ Ils

„ Ils attendent de nous cette force, cette
 „ Vérité, cette expression de la Nature qu'ils
 „ aiment, qu'ils admirent dans les Anciens
 „ & dans les Illustres modernes.

„ Plaire à la laide partie de son Siècle,
 „ c'est déjà plaire à la Postérité.... Il y
 „ a dans les clameurs de quelques uns de
 „ nos Ecrivains... qui affectent de mé-
 „ priser le goût de leur Siècle, il y a, dis-je,
 „ quelque chose qui n'est pas bien démê-
 „ lé..... S'ils avouent qu'ils ne peuvent
 „ disputer la palme aux Règnes d'Auguste,
 „ & de Louis le Grand, nôtre goût n'est
 „ point perverti; nous sentons come eux
 „ le danger du Parallele... Nous en par-
 „ tageons l'humiliation, & nous pensons
 „ aussi modestement qu'eux mêmes de
 „ leurs Ouvrages.

„ Pourquoi le déguiserions nous? *conti-*
 „ *nue t-il,* il n'y a qu'un cri sur la décadence
 „ ce du Génie Poétique. On ne voit
 „ plus de Peintures animées des Caractères
 „ des Homes, & de leurs Passions; on
 „ n'entend plus de ces sons mâles & pé-
 „ nétrants qui portent dans les Cœurs des
 „ émotions délicieuses. Nos Bergers sont
 „ presque réduits à répéter les Chansons
 „ de leurs Peres.... Les Cignes du Meur-
 „ dre ont fait retentir nos Vallons de ces
 „ plaintes douloureuses.

*Du Laurier d'Apollon, dans nos steriles Champs,
La feuille négligée est désormais flétrie.*

*Dieux ! Pourquoi mon País n'est-il plus la Patrie
Et de la Gloire, & des Talens ?*

„ Les Poètes de nos jours & ceux qui
„ croient l'être, n'adoptent pas tous ce
„ langage; mais pour la plûpart ils ne le
„ justifient que trop. Aigris par le senti-
„ ment de leur médiocrité, pressés par
„ l'œil surveillant de la Critique, ils
„ acusent le goût qui est très sain, &
„ ils reclament les droits du Génie, qui est
„ certainement refroidi. Voilà un Aveu que
„ leur vanité nous refuse, & que la Véri-
„ té arrache de tous ceux qui conoissent
„ le mérite des bons Siècles.

„ Ce n'est pas que le feu poétique soit
„ entièrement éteint parmi nous.... En-
„ tre quelques Essais heureux en divers
„ genres, & de différentes plumes, de
„ nos jours, un Poète célèbre a tiré des
„ sons harmonieux de la Trompette de
„ Virgile : Sa main brillante & légère a
„ gravé avec un burin immortel les ex-
„ ploits & les vertus d'un de nos meilleurs
„ & de nos plus grands Rois. Nous nous
„ rapellons avec complaisance & avec
„ éloge les nouveaux intèrets qui ont
„ ocupé la Scène Françoisé depuis que
„ les

„ les Grands Maîtres ont disparû : Mais
 „ nous n’y trouvons pas de quoi nous
 „ consoler de leur perte. Les Chef-d’œu-
 „ vres ne se multiplient pas aussi fréquem-
 „ ment de nos Jours que du tems
 „ d’Horace, de Virgile & de Corneille.
 „ Qui est-ce qui tance le ridicule come
 „ Molière ? Qui est-ce qui va au Cœur
 „ come Racine ? Qui est ce qui conte co-
 „ me la Fontaine ? Nous conoissions
 „ les Richesses des bons Siècles & nos be-
 „ soins. On accuse à tort le goût du Siè-
 „ cle présent : C’est sur la décadence du Gé-
 „ nie Poétique qu’il faut gémir.

„ Avouons le tous : A cette Verve divine
 „ qui chantoit dignement les Dieux & les
 „ Héros ; à cet Entouffiasme des Génies créa-
 „ teurs , a succédé un Esprit Philosophique ,
 „ un Esprit d’analyse & de discussions qui a
 „ son mérite & peut-être plus d’utilité. Y
 „ a t-on perdu ?

C’est ce que l’Auteur se propose de trai-
 ter dans une Dissertation particulière. En
 attendant il semble convenir avec les Critiques,
 „ que l’on disserte dans l’impuissance d’i-
 „ maginer , & qu’on voit peu d’Ouvrages
 „ neufs , d’Ouvrages de Génie , où l’on
 „ reconnoisse ce feu divin du bon Siècle ,
 „ ce goût du vrai , ce sentiment du beau
 „ pris dans la Nature , ces traits mâles

„ cet-

„ cette Elegance continuë des Auteurs de
 „ la saine Antiquité & des bons Ecrivains
 „ du dernier Règne.

Selon nôtre Auteur, ce manque de Mo-
 dèles contemporains diminuë la gloire du
 Siècle, sans qu'on puisse en conclure l'ex-
 tinction du goût.

„ On ne peut le nier, dit il, les Exem-
 „ ples ont plus d'agrémens que les Pré-
 „ ceptes; mais nôtre difette à cet égard
 „ ne prend rien sur nôtre délicatesse &
 „ ne nous rend pas plus indulgens...
 „ C'est à l'Esprit d'Analyse qu'on nous ré-
 „ proche que nous sommes redevables de ce
 „ sentiment juste & délicat qui nous éclai-
 „ re sur le vrai mérite des Ouvrages...
 „ On ne peut pas reprocher à nôtre Siècle

d'avoir préféré la Phèdre de Pradon à la
 Phèdre de Racine, come on a reproché à
 celui de Tibère & de Néron d'avoir do-
 né la préférence à la Pharsale sur l'Iliade
 & sur l'Encide. „ C'est pourtant, dit-il;

„ ce qu'on a entendu dire avec étone-
 „ ment du Règne célèbre de Louis XIV...
 „ On ne désavouera point que la préoccu-

„ pation, exagérant toujourns les beautés &
 „ les défauts, n'ait élevé trop haut, même
 „ de nos jours, des Ouvrages qui donnoient
 „ beaucoup de prise à la Critique...
 „ Mais on ne les a jamais préféré à des

„ Ouvrages dont la supériorité étoit in-
 „ contestable.....

„ Le fameux Règne de Louis XIV. a
 „ réuni toutes les extrémités. Le beau
 „ dans tous les genres est né sous ce
 „ Règne, & il a été porté au plus haut
 „ période. Le Génie a franchi rapidement
 „ l'intervale de la médiocrité à la perfec-
 „ tion. Dans l'Aurore de ce Jour éclatant,
 „ l'habitude au beau n'étoit pas encore for-
 „ mée, il renaissoit alors depuis Auguste.
 „ On en étoit étoné, plus qu'on ne
 „ le goûtoit; on en étoit frappé; nous le
 „ sentons mieux.

„ Pour nous renfermer dans le Genre
 „ Tragique, Après que le grand
 „ Corneille eût transporté Rome en France,
 „ avec toute sa pompe & toute son au-
 „ dace, il falut que Despreaux, & Racine
 „ y fixassent le goût.... Ils lutoient en-
 „ core contre le faux goût du Siècle....
 „ lors qu'au grand étonnement de Racine
 „ & des Conoisseurs, il éclata par la dis-
 „ grace de Phèdre, de Phèdre, dis-je,
 „ qui après Athalie, est le Chef d'œuvre
 „ de ce grand Maître.

„ Je fais que ce Jugement bizarre ne
 „ fut pas général, & je ne prétens pas
 „ médire d'un Siècle qui par le Talent l'em-
 „ porte de beaucoup sur le nôtre.... Je
 „ veux

» veux seulement en conclure que le bon
 » goût n'étoit, ni aussi sûr, alors, ni aussi
 » répandu qu'il l'est parmi nous.

» . . . Le succès équivoque des meilleures
 Pièces de Racine & de Molière, telles que
 Britanicus & le Misanthrope, lors qu'elles
 les parurent dans leur nouveauté, confir-
 ment encore ce soupçon. » On fait que
 » le tems seul leur a donné leur véritable
 » prix, & quelles en obtinrent, si j'ose
 » ainsi parler, une approbation laborieuse.

» On tenoit encore aux Pointes, qui de-
 puis long-tems étoient applaudies. Le
 » grand Corneille paie ce Tribut au goût
 » de son Siècle, & même il apprécioit assez
 » imparfaitement jusqu'à ses propres Ou-
 » vrages . . . Si le célèbre Despreaux eut
 » suivi aveuglément les avis d'un Ami Il-
 » lustre, il auroit condamné à l'oubli son
 » Art Poétique, Ouvrage inestimable par
 » sa précision & par son élégance, Mo-
 » nument immortel des Loix les plus sa-
 » ges de la Poétique *.

X 2

» Nous

* Le trait n'est pas exactement rapporté. D'abord on ne pourroit pas dire que Mr Patru ait condamné le dessein de cet Ouvrage; il le crût seulement au dessus des forces d'un Jeune Poète, & peut être même de la Langue dans laquelle il vouloit écrire. Un Poème trisu de Préceptes, & sur tout des Règles particulières de la Poësie Française, lui paroissoit d'un détail étranger, & d'un goût

„ Nous oferons dire, à la gloire de nô-
 „ tre Siècle, qu'on y est en garde contre
 „ ces surprises. La Critique n'a jamais été
 „ plus libre, plus éclairée, plus sûre; & si
 „ le Règne de Louis XIV. peut-être nom-
 „ mé le *Règne du Génie*, le Siècle de Louis
 „ XV. semble être destiné à juger tous
 „ les autres Siècles: C'est le *Règne des*
 „ *Gots*.

„ Ainsi tous ces Paralleles qu'on cher-
 „ che à établir entre le Règne de Tibère
 „ & le nôtre.... ont quelque chose d'o-
 „ dieux, de puérite & de forcé....

„ Ceux que l'Analyse offense le plus...
 „ ceux qui prennent le ton le plus déci-
 „ sif, ne font ni l'un ni l'autre; ils n'écrivent
 „ point & ne jugent de rien en pronon-
 „ çant dogmatiquement sur tout. Ils de-
 „ mandent qu'on les amuse, qu'on les
 „ instruisse, qu'on les émeuve, & après
 „ avoir proscrit tous les Emules du Par-
 „ nasse, & les Citoïens les plus zélés de
 „ la

gout trop sec. Mais dès qu'il en eut vu le comence-
 ..ment, charmé de ce noble Débat, il exhorta très sé-
 ..rieusement son Ami à continuer. On peut juger de ce
 qu'il pensa à la vuë de l'Ouvrage entier, & combien il
 fut charmé des richesses que ce beau Génie fut y sé-
 pandre. Il est donc certain que jamais Mr. Patru, ne
 pensa à condamner ce Chef-d'œuvre à l'oubli, & qu'il
 n'y eut qu'une voix pour le placer au rang des plus
 belles choses de son Siècle.

„ la République des Lettres, ils la laissent
 „ vuide & dépeuplée.

Ils veulent que les autres soient ce qu'ils
 ne sont pas capables d'être ; ils exigent
 d'eux ce qu'ils ne sauroient donner. *Nos*
habere tales volunt quales ipsi esse non possunt :
quaque ipsi non tribuant , hæc desiderant.

„ Un de ces Censeurs impérieux , quoi
 „ qu'inutile lui même ... disoit de la Prin-
 „ cesse de Clèves , qui est un Chef - d'œu-
 „ vre dans son genre , & qui a occasioné
 „ une Critique admirable ... *qu'il voudroit*
 „ *l'avoir fait.* Ne voudroit il pas aussi a-
 „ voir fait l'Iliade , l'Eneïde , le Livre de
 „ Cervantes , le Lutrín , le Télémaque
 „ la Henriade ?

„ En matière de Bel Esprit , tout le
 „ monde se donne pour Juge : De toute
 „ cette foule de Volontaires , combien peu
 „ seroient acceptés ! Que de Plebeïens
 „ parmi ces Patriciens !

„ Dans la République des Lettres , cha-
 „ cun affecte indécemment une égalité am-
 „ bitieuse , qui va à troubler l'ordre & l'har-
 „ monie qui doivent y régner , & à con-
 „ fondre les premiers Citoïens avec la
 „ multitude Si on leur dispute les
 „ premières places , Montagne nous apren-
 „ dra quelles seront leurs ressources . . . Si
 „ nous ne pouvons les aveindre , diront - ils ,
 „ vengeons nous à en médire.

„ On a dit d'un Ecrivain fort conû, qui
 „ depuis long-tems travailloit à faire le
 „ Caractère des autres, qu'il n'avoit réuffi
 „ qu'à faire le sien, & que son Livre étoit
 „ le Portrait du Peintre.....

„ La présomption de ces Critiques in-
 „ justes est aussi nuisible aux progrès des
 „ Lettres, que la défiance même qu'ils ins-
 „ pirent à quelques uns de ceux qui au-
 „ roient pû les porter au plus haut degré,
 „ La timidité couvre & resserre quelque-
 „ fois les richesses, & le feu du Génie,
 „ come la présomption decèle l'igno-
 „ rance.

„ L'une exagère nos forces & nous
 „ entreprenons trop; l'autre nous les cache,
 „ & nous n'entreprenons rien. La pré-
 „ somption nous expose à des écarts, à
 „ des mécomptes humilians: La défiance
 „ nous retient dans la barrière, & nous
 „ lie de ses propres chaînes. Il est vrai que
 „ les Génies d'une certaine trempe peuvent
 „ tirer quelque'avantage de la présomption
 „ même. Elle inspire une audace qui sied
 „ bien à une imagination féconde, & qui
 „ sert quelquefois les grands talens, une
 „ sorte de générosité qui agrandit nôtre
 „ Ame, & qui la dispose à cet eslor
 „ sublime, à ces grands mouvemens qui
 „ passent dans l'Ame de ceux qui nous
 „ lisent, ou qui nous écoutent.

„ Je ne vois point de ressource pour un
 „ Esprit timide, qui s'ignore lui même,
 „ qui est trop frappé de la terreur d'un mau-
 „ vais succès, ou des Censures amères
 „ d'une Critique fougueuse. Quoi de plus
 „ inhumain, & de plus funeste aux pro-
 „ grès des beaux Arts, que de se plaire à
 „ humilier les Talens naissans que l'encou-
 „ ragement peut développer!.... Si dans
 „ chaque Province il y avoit un de ces
 „ faux Gallus, un de ces Licons, & qu'il
 „ fut acrédité, on verroit bien tôt le goût
 „ des Lettres s'afoiblir, le découragement
 „ ramener la barbarie & l'ignorance, que
 „ l'emulation en avoit bannies, & détrui-
 „ re à jamais ce Commerce utile de Lumiè-
 „ res & de Talens, qui fait la principale
 „ gloire des Capitales des Empires....
 „ Les Auteurs prévenûs contre le goût de
 „ leur Siècle dédaigneront de perfectionner
 „ leurs travaux: Ils ne donneront rien d'a-
 „ profondi, rien de soigné, rien de fini.
 „ Ils proportioneront le soin qu'ils met-
 „ tront à leurs Ouvrages, à l'idée qu'ils
 „ auront de leurs Juges, & la préocupa-
 „ tion fera en eux ce que l'ignorance fait
 „ dans les autres.

„ Tels seroient les tristes effets des acu-
 „ sations qu'on forme si hautement contre
 „ le Siècle, si elles prenoient quelque au-

- „ torité.... Mais quoi ! En ataquant sans
 „ restriction le goût du Public.... n'a-
 „ foiblissent ils pas leur propre Censure ?
 „ Après avoir essayé de porter atteinte au
 „ respect qu'il semble qu'on ne puisse re-
 „ fuser aux décisions du grand nombre....
 „ coment oseroient ils se flater de faire
 „ respecter leurs décisions particulières ?
 „ L'acufation de mauvais goût & d'a-
 „ fectation que ces prétendus Aristarques
 „ font à nôtre Siécle, (on s'exceptant
 „ eux - mêmes) ne sauroit envelopper
 „ tous les Auteurs connus, dans cette cen-
 „ sure. Les plus célèbres ne la méritent
 „ pas, & qu'on y prenne garde, ceux là
 „ ne frondent point. C'est le partage &
 „ la ressource de la médiocrité & de l'or-
 „ guel.
 „ D'ailleurs ces plaintes sont anciennes ;
 „ on les a faites dans les meilleurs tems.

Qui Bavius non odit, amet tua Carmina, Mævi.
Vulg.

- „ Chaque Siécle aura ses Bavius, ses Mævius,
 „ ses Zoïles. La Critique aura toujours des
 „ occasions d'exercer ses droits ; mais il ne
 „ lui sera jamais permis d'en abuser, ni se
 „ prêter à la Malignité & a l'Envie. N'est-
 „ il pas singulier d'entendre un Auteur s'é-
 „ crier que tout son Siécle est dans le

„ délire, & que lui seul est dans la bonne
 „ voie, dans le vrai ton ?

„ Ne vous laissés point aigrir contre vô-
 „ tre Siécle, de qui vous tenés vos lumié-
 „ res, & à qui vous devés le tribut de
 „ vos talens; tachés d'assortir vos chants
 „ au goût qu'il vous inspire. S'il n'est
 „ pas satisfait des hommages que vous lui
 „ rendrés, loin de murmurer contre une
 „ délicatesse qui ne paroitra injuste qu'à
 „ vous seuls, craignés pour vôtre réputa-
 „ tion, & pour vôtre gloire. L'aproba-
 „ tion de la saine partie de vôtre Siécle
 „ est la Caution la plus sûre & la plus fla-
 „ teuse que vôtre Nom sera transmis à la
 „ Postérité: Mais pour y arriver, il faut
 „ vous sauver des défauts de vôtre pro-
 „ pre Siécle. Il en a sans doute. Li-
 „ bres de toute préoccupation à l'égard de
 „ nos Contemporains, nous savons éga-
 „ lement les acuser & les défendre. Leur
 „ mérite est posé aussi équitablement, aussi
 „ rigoureusement, par la saine partie du
 „ Siécle, qu'il le sera par la Postérité.

„ On ne plaira ni à son Siécle, ni à la
 „ Postérité par des Ecris sans force &
 „ sans vie, où par un funeste abus de
 „ l'Art, on réunit des expressions singu-
 „ lières, des tours de phrase hazardés &
 „ qu'on croit heureux, durs, entortillés,

„ biza-

„ bizarres, qu'on donne pour nerveux & su-
 „ blimes, & où par une profusion mal
 „ entendue on entasse des pensées ingé-
 „ nieuses sans solidité.

„ On ne plaira ni à son Siècle, ni à
 „ la Postérité par de vaines fictions, qui
 „ blessent également la Raison & la Ver-
 „ tu

„ On ne plaira ni à son Siècle ni à la
 „ Postérité, lors qu'on introduira sur la
 „ Scène des Caractères informes, équivo-
 „ ques, mal soutenus; lors que le Pro-
 „ grès d'une Action qui doit intéresser,
 „ sera lent, suspendu ou précipité, & qu'une
 „ Catastrophe qui révolte au lieu de sus-
 „ pendre, sera entraînée & non amenée,
 „ & qu'elle finira l'Action, sans la termi-
 „ ner.

„ On ne plaira ni à son Siècle ni à la
 „ Postérité par ce Despotisme tirannique . . .
 „ par ces Ecrits pleins de fiel . . qui en
 „ dégradant leurs téméraires Auteurs, ne
 „ servent quelquefois qu'à rendre plus res-
 „ pectables ceux qu'ils attaquent

„ Loin de vous, Nourissons de CLE-
 „ MENCE, loin de vous ces excès & ces
 „ revers! Ne profanés point vos Talens
 „ par la mordante Satire, ni par la cruelle
 „ Médifance; detestés ce moyens faciles &
 „ odieux de vous faire un Nom, en ex-

„ posant vôtre réputation & celle des au-
 „ tres. Réprimés ces Saillies indiscretés d'u-
 „ ne Verve à qui il ne faut que présenter
 „ d'autres Objets pour vous couvrir de
 „ gloire. Dédaignés ces applaudissemens
 „ contagieux de la Malignité, qui vous
 „ sourit & qui excite vos mains à lan-
 „ cer ses traits. Apliqués vôtre Mu-
 „ se à des Sujets qui soient dignes d'elle.
 „ Le Livre de la Nature est toujourns ou-
 „ vert, & ne sera jamais épuilé, vous y
 „ prendrés toujourns de nouvelles Couleurs
 „ & des Images nouvelles.

„ Tel est le riche fond digne de vos
 „ Chants, & de vos Ecrits, Poètes, Ora-
 „ teurs, qui prétendés à nos Palmes. Nous
 „ ne les donons qu'à la Vertu relevée &
 „ comē embellie par les Ornemens de la
 „ Parole, & par les Richesses de l'Ima-
 „ gination. C'est aux grâces de l'Esprit
 „ & aux sentimens du Cœur, que nos
 „ Couronnes sont réservées. Vous plai-
 „ rés également à vôtre Siècle & à la Pos-
 „ térité, pourvû que vous respectiés ces
 „ Maximes.

„ Vous travaillerez pour vôtre Siècle &
 „ pour la Postérité, si vous publiés les Ver-
 „ tus, si vous célèbrés dignement les Ex-
 „ ploits du Monarque, qui par ses Cou-
 „ quêtes rend les Sujets redoutables à l'Eu-
 „ rope

„ rope entière, & qui par les Conquêtes
 „ & par les Vertus se rend lui même si
 „ respectable & si cher à ses Sujets.

„ Vous travaillerez pour vôte Siécle
 „ & pour la Postérité, si vous chantés,
 „ avec magnificence & avec amour,
 „ un Roi bon par sentiment, juste par
 „ lumière, Pacificateur par penchant,
 „ Conquerant par nécessité, Asile & Pro-
 „ tecteur des Rois par hospitalité, par
 „ puissance & par héritage.

„ Vous travaillerez également pour vô-
 „ tre Siécle & pour la Postérité, si vous
 „ gravés sur le Marbre & sur l'Airain ce
 „ Prodige réservé à nos Jours. Vous leur
 „ dirés: LOUIS XV. a sù inspirer en mê-
 „ me tems à ses Sujets l'Amour & la
 „ Crainte. Assemblage inouï de deux sen-
 „ timens qui semblent se détruire & ne
 „ pouvoir se réunir sur le même Objet, en
 „ faveur des Rois, que par une grace spé-
 „ ciale de la Condescendance Divine,
 „ lors qu'elle veut faire le bonheur des
 „ Nations. Assemblage plus précieux que
 „ la bonté, que l'humanité; elles n'oposent
 „ point de frein à la Liberté; plus frapant
 „ que la terreur du nom, elle ne fait que
 „ des Esclaves. L'Exemple du Prince
 „ aimé & respecté en fait des Sol-
 „ dats. Je vois ces braves Guerriers vo-
 „ ler

„ leur après leur Monarque intrépide ;
 „ leur Courage, porté sur les Ailes de l'A-
 „ mour, lui soumettroit bien tôt tous ses
 „ Ennemis, si la modération n'en tempe-
 „ roit l'ardeur. Qu'il vive pour leur Bon-
 „ heur ! Qu'ils vivent pour sa Gloire.

„ Ce Chef-d'œuvre de la Sagesse unie
 „ à la Puissance, nôtre Roi l'a accompli
 „ presque en començant sa Carrière.
 „ Qui pourroit nombrer les beaux Jours
 „ qu'elle va fournir à ses Sujets ! Quel
 „ nuage pourroit en obscurcir l'éclat !

L'Orateur invite ensuite les Orateurs &
 „ & les Poètes à peindre avec de vives
 „ Couleurs les allarmes, la terreur, le
 „ saisissement qui s'emparèrent de tous
 „ les Cœurs des François, lors que
 „ LOUIS XV. alloit devenir la proie du
 „ Tombeau * ... à raconter avec éner-
 „ gie, à sentir eux mêmes le ravisse-
 „ ment, les transports de joie qui éclaté-
 „ rent de toutes parts, lors que les Fran-
 „ çois aprirent que leur Roi, *le Bien aimé,*
 „ étoit rendu à leurs cris...

„ Réveillés vous, Génies nés pour parler
 „ le Langage des Dieux ; reveillés vous :
 „ Elevés vos voix, entonés la Trompet-
 „ te, montés, acordés vos Lires ; for-
 „ més les plus mélodieux Concerts. Que
 „ le son des Mufettes, & des Hautbois
 „ cé-

* A Metz.

„ célèbre le jour heureux qui vous a rendu,
 „ du vôtre Maître ! Que les Savans & les
 „ Bergers, que les Citoïens & les Héros,
 „ chantent à l'envi leur Ami, leur Défenseur
 „ & leur Père !

„ Ne soies pas humiliés par la nécessité
 „ de demeurer au dessous de vôtre Su-
 „ jet. A qui est il arrivé de l'épuiser ?
 „ Qui est ce qui est parvenu à aquiter
 „ son Cœur pour nôtre Auguste Monar-
 „ que ? Si l'Académie y eut prétendu,
 „ auroit elle employé mon foible Organe
 „ pour faire éclater ses Sentimens ? . . .
 „ Elle a accepté mon Zèle, vous pouvez
 „ compter sur son Indulgence.

Je suis persuadé que le Lecteur trouvera de vraies beautés dans cette Pièce Orationnaire ; des idées saines, élevées & rendues avec noblesse. C'est un Morceau curieux & intéressant de l'Eloquence Françoisise de nôtre Siècle. Peut être ai-je fait tort à quelques endroits en les abrègant, quoi que mon but ait été d'en rapprocher les beautés, dont la brieveté augmente le prix. Outre la nécessité que m'imposoit un Extrait, j'ai suivi un peu en cela le goût laconique de ma Patrie.

Je n'ai trouvé au reste dans cette Pièce, qui est de 54. pages, que deux expressions
 qui

qui m'aient arrêté. L'une est, *Jactance presomptueuse* p. 42. ; & l'autre, *Ces Ingrats Détracteurs de leur Siècle* p. 43. Je pourrois peut être y ajouter celle ci, *Chacun se sur-faisant à soi même.* p. 35. J'avouë ingénument qu'étant Suisse, ces termes ne m'étoient pas familiers : J'ayourai encore si l'on veut que j'ai le goût un peu gâté par certaines Plumes du dernier Siècle. Je ne dirai plus qu'un mot de l'Eloge.

Heureux le Prince qui est aimé de la sorte par ses Peuples, & les Peuples qui aiment si passionément leur Roi ! Heureux ceux qui sont choisis pour être les Panigiristes des Vertus, puis qu'ils n'ont autre chose à faire qu'à laisser agir leur Cœur ! L'Orateur en ce cas ne cherche point les paroles ; elles le suivent. Nul effort ne paroît dans le choix de ses expressions, & sentant que les Rois, quelque grands qu'ils soient, sont des Hommes, il se garde bien de les louer, come il loue Dieu. Il ne les étouffe point (si j'ose le dire) par l'épaisse fumée de son Encens ; & il ménage dans son Roi même, ce Sentiment délicat ; qui est le partage & le caractère des Grands Hommes.



AUX EDITEURS

D U

JOURNAL HELVETIQUE;

*En leur envoyant l'Ode adressée à M.
DE FONTENELLE.*

JE viens, *Messieurs*, de recevoir une Ode d'un de mes précieux Amis, qu'il m'a charge de vous remettre & de vous prier de l'inferer dans vôtre Journal. Je ne vous ferai point l'Eloge de cette belle Pièce, persuadé que le Public éclairé trouvera qu'elle fait un honneur infini aux Muses Helvétiennes. Par un éfet de cette modestie qui est le partage des grands Homes, l'Auteur veut être inconnu. Tout ce qu'il m'est permis de vous en dire, c'est qu'il ne se distingue pas seulement par sa Naissance, & par le rare Talent qu'il fait paroître dans ce genre de penser & d'écrire; mais qu'il brille encore par les excellentes qualités de son Esprit & de son cœur, & qu'il emploie ses vastes connoissances à rendre des Services importans à sa Patrie dans la Place qu'il occupe. Je ne doute pas

pas que ce Morceau de Poësie ne vous fasse plaisir: Voici l'Extrait de la Lettre qui l'accompagnoit :

„ Je verrai, *Monsieur*, très agréablement
 „ votre *Discours sur l'Imagination*, qui de-
 „ voit concourir pour le Prix proposé par
 „ une des plus célèbres Académies de
 „ *France*, & que vous avez dessein de
 „ nous donner, avec de nouvelles Remar-
 „ ques, dans le *Journal Helvétique*. Sur
 „ de la finesse & de la justesse de votre
 „ goût, je ne doute pas qu'il ne soit de
 „ celui de tous les Conoisseurs, & aussi
 „ bien reçu que votre *Essai sur la Nature*
 „ *des Etres spirituels*, l'a été par les Philo-
 „ sophes Eclectiques, & par ceux qui sont
 „ en état d'en juger impartialement.

„ Le mot de *Prix* n'a rapellé le sou-
 „ venir d'une Pièce que je fis dans cette
 „ vüe, il y a plus de 12. Ans, par manière
 „ d'exercice, étant de loisir & à la Campa-
 „ gne. On venoit de m'envoier de *Paris* &
 „ d'ailleurs les Sujets donnés. Mon dé-
 „ sœuvrement & un peu de goût pour
 „ les Belles Lettres me firent avanturer cet
 „ *Essai* dans ce genre, que je croïois, avec
 „ raison surpasser mes forces. L'incognito,
 „ dont les Aspirans jouissent dans le con-
 „ cours, fit sur mon Esprit l'effet d'un
 „ Masque sur un Village timide. J'oubiai

„ dans ce moment que j'étois *Suisse*, & par
 „ conséquent dans l'impossibilité d'atteindre
 „ au sublime Enthousiasme. C'est du moins
 „ l'idée du poli & critique Abé DES FON-
 „ TAINES. A la vérité, il en jugeoit sur
 „ l'Étiquette d'une Imagination blessée de
 „ tout ce qui portoit un Nom étranger.
 „ De beaux Génies parlent d'une façon
 „ plus modérée, & peut être plus équita-
 „ ble. Si ceux qui sont gâtés par le Pré-
 „ jugé national pouvoient lire les Poésies
 „ de Mr. HALLER, nôtre célèbre Com-
 „ patriote, ils changeroient à coup sûr de
 „ ton, & se convaincroient que nos AL-
 „ pes ne sont pas toujôurs si loin du Par-
 „ nasse. Au reste, *Monsieur*, il s'en faut
 „ bien que je me flate d'en avoir atteint la
 „ Cime. C'est encore une fois le pur Es-
 „ sai d'un Homme qui abusoit peut être d'un
 „ peu de loisir. Si dans la suite, je l'a-
 „ dressai à M. DE FONTENELLE, c'est
 „ moins un trait d'amour propre, qu'une
 „ légère preuve de reconnoissance. Je me
 „ rapellai dans ce moment le goût délicat
 „ qu'il a répandu par tout où les Ouvra-
 „ ges ont été lûs. Pour ce qui est de
 „ mon Ode, si contre mon atente elle
 „ se conserve, le Nom & le Mérite de ce
 „ grand Homme, seront les seuls Organes
 „ qui la sauveront de l'Oubli &c.



LA POÉSIE ODE

AM. DE FONTENELLE.

Reine charmante du Parnasse,
Toi dont le doux enchantement
Sur nos Rimes verse la grace,
Et dans nos Cœurs le sentiment ;
De ces Cœurs brillante Maitresse,
Jadis à Rome & dans la Grèce
Tu régnois sur tous les Esprits.
Qu'entens je ! Quelle Voix barbare
Contre tes apas se déclare ?
Quel bras veut t'arracher le prix ?

Apelle à ta juste défense,
Du Vrai le respectable éclat ;
Ce Vrai que pare l'Élegance,
Qu'adoucit un tour délicat.
Joins y la Divine Harmonie,
Ce feu qui pénètre un Génie
De la Dignité de tes Droits ;
Viens, confons ce Critique austère,
Qui traite de fole chimere
Ton Art, tes Charmes, & tes Loix.

Object
à la

*le est
inte.*
 Ah! dit-il, le bruit de vos Armes
 Ne sauroit si tôt me ranger ;
 Moderés l'orgueil de vos charmes,
 Dont je conois tout le danger.
 C'est peu qu'une acablante Etude,
 Vous fasse une vaine habitude
 De la contrainte de vôtre Art ;
 Un sens toujours lent à se rendre,
 A nos Esprits ne fait entendre
le sens.
 Bien souvent qu'un pénible Ecart.

Quand la Rime la moins rebelle
 Vient heureusement terminer
 Un Vers du goût de Fontenelle,
 Que Boileau n'étoit pu mieux tourner ;
s'apparente
 Dans l'atrait qu'elle me présente
 Ce n'est qu'un vain son qui m'enchanté.
 Le Cœur n'en sent point la beauté :
 Trop heureux encore si le Vice
le vice
 N'y répand, sous cet artifice
 Le mal dont il est infecté.

l'quefois
 Dans les apas dont il se couvre
 Soubçonnons toujours des Erreurs.
 Quel Oeil assés fin les découvre
 Sous ce brillant amas de fleurs ?
 Cueillons les avec défiance,
 Et craignons dans cette Science
 Plus les beautés que les défauts.
*peu
ces.*
 Cet Art n'offre rien à conoitre ;

Fait cent Ecoliers pour un Maître
 Qu'entoure un Essain de Rivaux.

On y ve
 ou les
 fait de

De vos Exces chimériques
 Quel fruit nous peut-il revenir ?
 Ou des Emportemens Liriques,
 Que nul frein ne peut retenir ?
 La Raison, qui jamais n'égare,
 Opose aux fougues de Pindare,
 Des traits modérés & pressans.
 Elle veut que le plaisir même
 Orne la Vérité qu'elle aime,
 Sans porter le feu dans les Sens.

son En
 pou con
 la raisi

Un Discours plus simple & plus libre,
 Et plus éloquent à la fois
 Vers le Pirée & sur le Tibre
 Fût jadis la terreur des Rois.
 Sous lui tout fléchit dans Athènes ;
 Philippe du grand Démosthènes
 Ne peut réprimer les Efforts :
 Il tremble malgré sa puissance,
 Des traits d'une mâle Eloquence
 Qui démonte tous ses ressorts.

L'Elo

Exem
 pour

Quel sera le fruit de vos veilles,
 Que sont vos pénibles travaux
 Près de ces utiles merveilles
 Qu'enfante l'Art de vos Rivaux ?
 Non, votre agencement frivole

Avan
 Prose
 Rula

N'est qu'un¹ abus de la parole,
 Un Jeu que profère la Raison:
 Cédés aux beautés naturelles
 La gloire d'être plus fidèles,
 Et d'être toujours de saison.

objection

C'est assez.... de votre Morale
 Je crois pénétrer le vrai Sens:
 De l'Orgueil qu'elle nous étale
 J'entens à demi les accens.
 Des Graces le dégoût austère,
 Pour les Muses cet œil sévère,
 Vous égale au Divin Platon *;
 Et cette Maxime farouche,
 Qui bannit un Art qui nous touche,
 Montre en vous l'Ame de Caton.

lectée ou
 ise.

Secours
 iver.

Mais quoi! Si votre Ame constante;
 Dans le Vrai se soitient toujours,
 Inflexible à ce qui la tente,
 Insensible à tous les secours:
 Pouvons nous par ce que nous sommes,
 Juger du Cœur des autres Hommes,
 Les guider au gré de nos vœux?
 Non, connoissant mieux leur foiblesse,
 Conduisons les à la Sagesse
 Par des sentiers moins épineux.

D'Images vives & riantes

Je

* Platon banissoit les Poëtes de sa République.

Je vois s'orner la Vérité;
 Des graces toujours renaissantes
 En tempèrent l'austérité.
 A la vertu douce & flexible,
 Un Cœur délicat & sensible
 Vole sur l'Aile du Plaisir;
 Il aime ce qu'il doit apprendre
 Dès qu'on trouve l'Art d'y répandre
 Ce qui fait naître le desir.

La Poësi
 les graces
 verité.

Elle ren
 aimable

L'utile & sévère Morale
 Dant le foible Cœur fuit l'aspect,
 Done pour les biens qu'elle étale,
 Moins de penchant que de respect.
 On hait tout ce qui tyrannise,
 Et le Prince qui s'humanise
 Ne fait qu'augmenter son pouvoir.
 Telle est cette utile merveille
 Qui gagnant le Cœur par l'Oreille
 Le rend plus soumis au devoir*.

adouit
 morale

Gagne la

Y 4

Ecrits

* Antiqui vero Poëticam, primam Philosophiam quan-
dam esse perhibent, quæ ab incunte nos Actate ad vi-
vendi rationes adducit; quæ mores, quæ affectiones
édoceat, quæ res generosas cum jucunditate præcipiat.

STRABO. Lib. 1. Les Anciens nous donent la Poësie
 come une espèce de Philosophie préliminaire, qui dès
 nos tendres années dirige nôtre conduite, qui forme
 nos mœurs, qui règle nos passions. Ils vantent en elle
 ce double avantage de donner d'excellens préceptes, &
 de les révétir de mille charmes.

Écrits pesamment dogmatiques
 Contre nous toujours décisifs,
 Cédés aux Leçons Poétiques *,
 Dont nos Cœurs émus sont Captifs.
 D'une autorité gracieuse
 La Raison moins impérieuse
 Fait chérir les aimables droits.
 En vain notre Esprit les aprouve,
 Si le Cœur aussi tôt n'éprouve
 Le plaisir d'en suivre les Loix.

Toujours la Volupté rapelle,
 Quelle Ame vécut sans desirs ?
 Heureuse la moins sensuelle
 Dans le choix douteux des plaisirs !
 La plus ferme, la plus égale
 Dans la Vie a quelque intervalle
 Où le goût cherche à se placer.
 Juge t'on vaine la Science
 Dont la vive & noble Elégance
 Trouve un Mecene à délasser.

L'Art

* Hi (Poëta) namque nobis tanquam Patres at-
que Duces Sapientia sunt. Plato Lib. de Amicitia.
Prudentiam aliasque virtutes quarum Poëta genitores sunt
Idem Lib. de amore De tels Poëtes sont pour nous
 autant de Pères & de Guides, dans la route pénible
 de la sagesse & ailleurs Les Poëtes nous
 inspirent la prudence & toutes les autres Vertus. A
 la vérité il n'atendoit pas ces bons Offices du plus
 grand nombre.

L'Art qui rend la Toile vivante,
 Par l'heureux emploi des couleurs,
 N'a rien qu'une Muse Savante
 N'efface par ses traits vainqueurs.
 Par elle toute la Nature
 Parle, gémit, chante, murmure;
 Le Cœur en ressent les effets;
 Et par le goût qui les publie
 Leur peinture se multiplie
 Sans qu'elle s'efface jamais.

Elle imite
 Nature.

Se transmet
 facilement
 Postérité.

D'un Pinçeau varié, sublime,
Homère par sa fiction
 Prête aux Grecs le feu qui l'anime,
 Et du néant tire Iliou.
 Loin d'en éteindre la Mémoire,
 Le tems semble atacher sa gloire,
 Au soin d'un nom si respecté;
 Et malgré tout ce qu'il dévore
 Nôtre goût lui conserve encore
 Le prix de l'Immortalité.

Le Poème

L'Iliade

A la force, au feu du génie,
 Au choix, au tour ingénieux,
 Méconnoissés vous Polymnie,
 Ses acords vifs, harmonieux?
 Quel torrent de céleste flamme
 Vient remplir, vient inonder l'Ame
 Du Thébain par elle inspiré?
 De sa Plume victorieuse

L'ode.

Pindare

! Sera

Sort la fureur religieuse
Ecrasant le Vice expiré.

Qui nous rend ce talent si rare,
Aussi noble & plus embelli,
Ce feu qu'on crût avec Pindare
Être à jamais enseveli?

Horace.

Ab! je l'aperçois, c'est Horace,
Dans la vérité quelle grace,
Dans le plaisir que de raison!
Quel autre unit mieux sur sa Lire
L'amertume de la Satire
A la douceur d'Anacréon?

*Poésie
pastorale.*

J'entens la Lire & la Trompette
Céder au tendre Chalumneau,
L'Art d'exprimer l'ardeur discrète
Des Bergers galans du Hameau.
Là, règne la vive tendresse,
La naïve délicatesse
Y conduit la fidélité.

*écrite et
reglée*

Avec Théocrite & Virgile,
Je goûte en l'innocente Idille
L'amour & la tranquillité.

Comédie

Qui dévoile mieux la folie
Des foibles cachés de nos Cœurs,
Que les ris sensés de Thalie,
Enjoués Critiques des mœurs?

Tragédie

Qui pourroit come Melpomène

Mé-

Mélant le plaisir à la peine
 Corriger en flatant les sens ;
 Et des passions odieuses
 Par des Peintures plus affreuses
 Rendre les traits moins puissans ?

Je vois l'Epigramme sanglante,
 Au ris sombre, au sourcil épais,
 Dans le poison qu'on lui présente
 Tremper avidement ses traits.
 Sa Sœur plus sage, plus modeste,
 Loin de ces traits qu'elle déteste,
 Va porter un juste courroux :
 Fléau des Ames vicieuses,
 Les Ames chastes ; vertueuses
 Ne peuvent trembler de ses coups.

L'Epigramme

La Satyre
vertueuse

Que Theophraste & la Bruyère,
 Guides fidèles de nos mœurs,
 Dans le Tableau d'un Caractère
 Montrent celui de mes Erreurs ;
 Je les suis, mon Esprit s'étonne,
 Mais bien tôt mon Cœur abandonne
 Un air trop austère à mes yeux :
 Les Animaux de la Fontaine
 Viennent m'en déguiser la peine ;
 Tout s'instruit ; tout pense avec eux.

La Fable

Que d'utilités entassées
 Dans ces caractères divers !

Que

*Que de beautés dans les pensées
 Qu'augmente le feu de nos Vers !
 Je dis plus en moins de paroles ,
 Par des Comentaires frivoles
 Ce feu n'est jamais ralenti ;
 Tandis que trompant mon atente ,
 La Prose énerve , languissante ,
 Tout ce que j'avois ressenti ,*

*Critiques , Chagrins Misantropes ,
 Si vous dédaignés nos accens ,
 Lisés les Voltaires , les Popes ,
 Vous sentirés ce que je sens.
 Me livrant à leur noble Tresse ,
 Les Alpes ^{me} ~~font~~ ~~mon~~ Permesse ,
 D'où j'entens les Concerts des Dieux.
 Apollon vient toucher sa Lire ;
 Quel charme ! Je me tais , j'admire :
 D'autres le diront beaucoup mieux.*

FONTENELLE, l'honneur du Parnasse,
 Toi qui reçus dès le Berceau,
 La délicatesse & la grace
 Qui te suivront jusqu'au tombeau.
 Soutiens nos Muses chancellantes ;
 Je les vois pour tes jours tremblantes
 Des Parques retenir le bras ,
 Et les Graces les plus légères ,
 Rendant tes Vertus moins sévères ,
 Voltiger encor sur tes pas.

*Au milieu des brillans suffrages,
Qui vantent tes Talens divers,
Demêleras tu mes hommages
Joins à ceux de tout l'Univers ?
Non, je ne fais rien pour ta Gloire;
Si j'en rafraichis la Mémoire,
Je suis l'Echo de leurs Accens:
La liberté que je respire
Est le vrai motif qui m'inspire
De publier ce que je sens.*





DIALOGUE

Entre un Avocat & un Médecin sur la destination des Enfants.

L'Avocat.

JE vous considère, depuis quelque tems, avec émotion. Je vous vois seul, marchant à grand pas & aiant l'air extrêmement rêveur. J'ai craint de vous aborder, de peur de vous être à charge, au milieu des pensées qui vous occupent si fortement. Mais vous savez combien je m'intéresse dans tout ce qui vous regarde. Je n'ai pû me refuser à l'empressement de savoir s'il vous étoit arrivé quelque fâcheux accident, afin de le partager avec vous, & de vous offrir tout ce qui dépend de moi.

Le Médecin.

Mon cher Ami, vous êtes toujours le même; toujours tendre, toujours généreux à mon égard. Rassurez vous. Par la grâce de
de

de Dieu, il ne m'est rien arrivé, qui doive vous faire de la peine. Ce qui m'occupe, c'est moins le présent que l'avenir, & je vous en ferai aisément la confiance, comme à un Ami, sur les lumières & le bon cœur duquel j'ai tout lieu de compter.

L'A. Je respire; & je bénis le Seigneur de ce que ma crainte étoit sans fondement. Vous pouvez m'ouvrir votre cœur sans rien appréhender. Vous savés que je sai me taire sur ce qui m'a été confié, & qu'il ne me coûte rien de parler, sans déguilement, à ceux qui veulent savoir ce que je pense, permis à eux d'en faire ensuite l'usage qu'ils trouvent à propos.

Le M. C'est sur ces fondemens que je n'ai rien de réservé pour vous. Voici donc ce qui m'occupe très sérieusement, depuis quelque tems. Vous savés que j'ai trois Fils, encore jeunes, dont l'Ainé n'a pas plus de douze Ans. J'examine à quoi je dois les destiner, afin qu'ils n'imitent point tant de jeunes Gens qui mènent une Vie vagabonde, oisive, libertine, à charge à leurs Familles par leurs folles dépenses, & nuisibles au Public par leurs désordres scandaleux.

L'A. Rien ne doit tenir plus au cœur d'un bon Père, & d'un Père Chrétien, que la conduite & le sort de ses Enfans.
C'est

C'est là le fœci le plus raisonnable. Il n'y a que trop de ces Pères indignes, qui ne pensent qu'à eux mêmes. Uniquement occupés à satisfaire des passions criminelles, leur amour pour le Jeu, la bone chère, la luxure, ou plongés dans une molle indolence, ils pensent moins à leurs Enfans qu'à leurs Chevaux & à leurs Chiens. Pourvû qu'ils habillent & nourrissent leurs Enfans, ils croient d'avoir fait assez, sans se donner la peine de leur former l'Esprit & le Cœur, en leur donnant les lumières & les sentimens qui conviennent à l'homme Home, & sur tout au Chrétien.

Le M. Je déteste, vous le savés, cette nonchalance brutale, qui dégrade l'Home, & le place au dessous des Animaux, qui prennent un soin empressé de leurs Petits, jusques à ce qu'ils puissent, sans péril, les abandonner à eux mêmes. Je sai que les Pères sont comptables au Public & à Dieu de la manière en laquelle ils élèvent leurs Enfans, & que c'est nuire à l'Eglise & à l'Etat, aussi bien qu'aux Enfans, de les laisser sans culture, & uniquement occupés de la Vie animale.

L'A. Oûi, *Monsieur*, j'ai toujours été édifié des soins empressés & raisonnables que vous prenés de vôtre Famille. Vous parlés toujours à vos Enfans avec bonté,
mais

mais d'une manière sérieuse. Vous savés vous attirer leur amour & leur respect. Vous ne leur passés aucune faute, digne d'être reprise, & non content de leur donner des Maîtres pour les instruire, vous leur consacrés, tous les jours, une partie de votre tems, malgré vos occupations ordinaires. Avec de tels sentimens, j'augure que vous avés les idées les plus saines sur la destination de vos Fils, que vous chérissés si raisonnablement.

Le M. Après y avoir bien pensé, voici le parti que j'ai résolu de faire prendre à mes Fils, pour se rendre utiles à autrui, sans être à charge à personne. Je destine l'Ainé à ma Profession. Come j'ai un Cabinet, assés bien fourni de Livres de Médecine, il sera en état d'en profiter. D'ailleurs je serai tous les jours à portée, de le diriger dans la théorie & dans la pratique de la Science que je professe depuis vingt-Ans. Pour le second j'ai résolu de le consacrer, come un autre *Samuel*, au Service de l'Eglise & d'en faire un Théologien. Le troisieme est destiné au Commerce.

L'A. Ces trois espèces de Vocations sont très belles, très légitimes, toutes utiles à la Societé & à ceux qui en remplissent fidèlement les devoirs. Mais, *Monsieur*, ne faut-il pas avoir des Talens particuliers pour

cuité de ces Vocations ? Tous les Hommes naissent ils avec les Talens du Médecin, du Théologien & du Négociant ? Dieu a donné quelque Talent à chaque Individu de l'Espèce humaine. Il y en a qui en ont reçu de plus d'une espèce & dans un différent degré de perfection. Mais il n'y a peut être personne qui ait tous les Talens réunis. C'est dans ce différent partage que brille la Souveraine Providence, qui a voulu lier les Hommes par le besoin essentiel qu'ils ont les uns des autres. *Ici l'Oeil ne peut pas dire aux Pieds, je n'ai que faire de vous.* Si l'Homme avoit dû vivre, come isolé, Dieu auroit donné à tous les Individus les mêmes Talens, come eela se voit dans les Individus des différentes Espèces de Brutes. Mais l'Homme aiant été formé pour la Société, il découvre, dans cette diversité de Talens, un motif pressant à vivre dans cet état, afin de trouver, dans les lumières & l'industrie d'autrui, ce qui lui manque. De là il suit que chacun doit être appliqué à ce qui est conforme à ses Talens.

Le M. J'entre parfaitement dans ces idées. Je sai que les Talens sont merveilleusement partagés. Je sai que tous les Terroirs ne sont pas propres à produire les mêmes fruits : *Non omnis fert omnia tellus.*

Je

Je fais aussi, qu'il n'est pas possible de réussir, en quoique ce soit, si l'on manque des Talens requis pour cela. Un jeune Homme pourroit avoir beaucoup de pénétration & de génie, mais manquant d'une certaine adresse & du goût pour les Mécaniques, on en feroit un mauvais Ouvrier. Celui qui est capable d'imiter, avec goût, tout ce qui tombe sous les sens, n'ayant pas assez d'élévation d'esprit, de justesse, de raisonnement & de mémoire, se trouveroit déplacé dans l'étude des Sciences. C'est à quoi j'ai pensé & j'ai crû apercevoir dans mes Fils les Talens propres au but auquel je les destine.

L'A. Je loue cette sage précaution. En cela vous différez essentiellement de ces Pères, qui nullement attentifs aux Talens de leurs Enfans, ne suivent, dans la destination qu'ils en font, que leur ambition, ou leur avarice. S'ils voient que le Négoce enrichit ceux qui s'en occupent, c'est à quoi ils destineront un Fils, qui seroit incomparablement plus propre pour les Etudes. S'ils aperçoivent que les Sciences illustrent les Familles, c'est-à-quoi ils consacreront des Sujets qui ne paroissent nés que pour être de bons Artisans. Croient-ils, ces Pères insensés, que l'on puisse réussir sans Talens, ou que les Talens dépendent du

caprice des Parens ? J'aimerois tout autant qu'ils ordonnassent à l'Oeil d'entendre & à l'Oreille de voir. Vous avés, *Monsieur*, évité ce défaut, mais ne vous êtes vous pas trop pressé dans le jugement que vous avés porté de vos Fils ? Vous savés que les Talens ne se dévelopent pas tout à coup, ni tous à la fois. Souvent il arrive qu'à quinze ou seize Ans un Enfant manifeste des Talens qu'on ne lui conoissoit pas auparavant, ou qui n'avoient rien de distingué. D'ailleurs avés vous consulté leur inclination & leur goût ?

Le M. Pour l'inclination je n'en suis pas en peine. J'ai formé mes Enfans, d'une telle manière, qu'ils suivent mes volontés, sans résistance. Je suis assuré qu'ils embrasseront, sans murmurer, le parti que je leur proposerai.

L'A. Cela est bien. Vous avés formé vos Enfans à l'obéissance, c'est là la Pierre fondamentale d'une bone Education. Come les Homes ne peuvent se trouver, dans aucun état, où il ne faille obéir, je n'en excepte pas même les Monarques, il convient de leur inspirer, de bone heure, cet Esprit de soumission & de subordination. Pour cet éfet il faut rompre la Volonté des Enfans, dès leur tendre Jeunesse, se faire aimer par des manières douces, & craindre

dre par des censures faites à propos, & par des châtimens proportionés aux fautes & à l'âge. Mais l'obéissance ne manifeste pas toujours le goût & l'inclination pour la tâche qui est imposée. On obéit parce que l'on aime & que l'on respecte le Père qui ordonne, mais on ne laisse pas d'avoir de la répugnance pour les choses mêmes que l'on doit exécuter.

Le M. Qu'importe pourvû que les Enfans obéissent. Ce qu'ils ne font d'abord que par obéissance; dans la suite, ils le font par inclination.

L'A. Cela n'est rien moins que certain: On voit le contraire très souvent. Je pourrois vous citer ici une foule de Reclus, de l'un & de l'autre Sexe, qui, par obéissance, mais sans attrait, sont entrés en Religion. Bien loin que l'inclination, pour leur état, ait augmenté, par le séjour dans ce Cloître, le dégoût & l'ennui percent au travers du Voile de l'obéissance, & ne pouvant plus se contenir, ils gémissent d'être les Victimes du choix de leurs Parens. C'est cette considération qui a obligé l'Abé de St. Pierre, de conseiller, que l'on ne fût pas obligé de faire ses derniers Vœux avant l'âge de vingt-cinq Ans. On pourroit trouver, dans tous les Etats de la Vie, & sur tout dans celui du Mariage,

des exemples qui prouvent que l'obéissance n'est pas toujours accompagnée de l'inclination.

Le M. Ce que vous dites là me paroît très vrai, & j'en suis convaincu.

L'A. Or dès que l'inclination manque, il en résulte nécessairement deux maux. Le premier c'est qu'on ne réussit pas, ou que très médiocrement, dans l'objet d'une occupation qui nous répugne. Cela arrive même à ceux qui ne manqueroient pas de Talens pour réussir. Dès que l'Esprit n'est pas d'accord avec le Cœur, il se partage, il se détruit, & manquant de cette attention soutenue pour bien réussir dans ce que l'on entreprend, on ne fait que très peu de progrès. On quitte avec joie une occupation, pour laquelle on a de l'antipatie, & l'on ne la reprend, qu'à contre cœur. Vous l'avez dû apercevoir cent fois au Collège, en voyant la conduite de tant de Jeunes Gens, qui n'étudient que par contrainte & par obéissance. Leur Cœur s'épanouit lors qu'ils sortent du Cabinet ou de la Leçon, & ils n'y retournent que la tristesse peinte sur le Visage.

Le M. J'en tombe d'accord, & j'ai connu plusieurs jeunes Hommes, qui se trouvoient dans le cas. Mais dites moi, quel est l'autre inconvénient qui découle du défaut d'inclination

d'inclination pour l'état dans lequel on se trouve ?

L'A. Le voici. C'est que l'on se croit malheureux. D'un côté l'on sent bien que l'on rampe au dessous du médiocre, & de l'autre on ne se sent pas la force de se livrer, sans réserve, à ce dont on voudroit pouvoir s'arracher entièrement. On se regarde come dans l'Esclavage, & il faut que des Enfans soient bien respectueux, pour ne pas se plaindre du choix qu'on leur a fait faire, ou remplis de sentimens d'honneur & de vertu, pour ne pas donner dans la dissipation & dans la débauche.

Le M. Vous me deffillés les yeux, & je vois à découvert, que s'il faut étudier les Talens des Enfans, il ne faut pas moins s'assurer de leur inclination. Un bon Père voudroit-il rendre ses Enfans malheureux, verser de l'amertume sur leur Vie ? Non, je ne voudrois, pour rien au Monde, avoir un tel reproche à me faire.

L'A. Je vai confirmer tout ce que je vous ai dit, par ma propre expérience. Je sai que je parle à un Ami & à un Ami discret.

En mon Père. étoit un parfaitement honnête Homme, mais un peu entier dans ses Sentimens. Il faisoit un grand cas de sa Profession. Vous le savés, il étoit Avocat.

Il me destina au Barreau, presque dès le Berceau. Il avoit à peu près les raisons qui vous ont engagé à destiner vôtre Fils aîné à la Médecine. Il pensoit que ma Bibliothèque étoit déjà toute faite, & qu'il pourroit me diriger dans mes Etudes. Mais il ne faisoit pas cette réflexion naturelle, que les Talens & le Goût ne s'héritent pas come les Livres, & que vainement on a un bon nombre d'Auteurs, lors qu'on ne les lit point, ou qu'on les lit mal, parce qu'on ne goute ni leur Science, ni leur Méthode. Dès que j'eus fait mes Classes & un Cours, trop superciel, de Philosophie, je me sentis une inclination des plus fortes pour la Théologie. Je comprénois, dès lors, que c'étoit la Science & la plus incontestable & la plus nécessaire. J'admirois déjà le bonheur de ceux qui ne s'occupent que des Matières importantes de la Religion. Mon Père voïoit cette inclination, & je ne pouvois la cacher, même je croïois ne pas devoir le faire.

Le M. Il auroit dû vous laisser suivre vôtre penchant. Il étoit trop louable pour s'y opposer.

L'A. Je vous l'ai dit : Feu mon Père étoit fixe dans ses Sentimens. Peut être avoit il acquis ce défaut dans les Auditoires ou dans le Barreau. J'étois d'un naturel souple.

J'o.

J'obéis. Mais quand j'étois seul, que de soupirs ne pouffois je point ! Je ne lisois que nonchalamment les Livres de Droit ; & je pouvois passer, presque des Nuits entières, à lire des Livres de Religion. Si j'ai fait quelques progrès dans le Droit & dans la Plaidoirie, c'est plutôt par honneur & par conscience, que par goût. J'ai toujours regardé, come un rude travail, ce à quoi ma Profession m'apelle, & come un plaisir délicieux de pouvoir lire & méditer les Vérités Saintes. J'ai bien plus feuilleté la Bible & les Livres qui l'éclaircissent, que le Corps de Droit & les Commentateurs. Ce n'est pas que je ne sente le prix de la Jurisprudence & de la Profession d'Avocat ; mais je conois aussi l'obscurité du Dedale des Loix & les tentations nombreuses & délicates auxquelles l'Avocat est exposé.

Le M. Je bénis le Ciel de ce que vous m'avez abordé si à propos, & je vous fai un gré infini des Avis judicieux que vôtre Amitié vient de me donner. J'en profiterai, & je réformerai ma Méthode à l'égard de la destination de mes Enfants.



OBSERVATIONS CRITIQUES

*Sur un endroit des Nouvelles Remarques
de Feu M. DE BEAUSOBRE,
Sur le Nouveau Testament.*

IL n'y a point d'Homme au Monde, qui soit à l'abri de l'Erreur. L'Infaillibilité est le privilège de Dieu seul, dont l'Intelligence finie a toujours présentes les Idées de toutes les choses possibles, & peut les comparer entr'elles, sans jamais se tromper. Mais les Esprits des foibles Mortels, renfermez dans les bornes étroites de leur petite Sphère, ne sauroient porter leurs vûes bien loin; moins encore conoitre tout, & juger sainement de tout. Si les Hommes étoient asses sages, pour faire toujours attention à leur petitesse, pour ne vouloir prononcer que sur ce qu'ils conoissent avec une entière évidence, & pour suspendre leur jugement, lors que l'évidence leur manque, ils pourroient éviter souvent de tomber dans l'Erreur. Mais la paresse d'un côté, & de l'autre les préjuges, dont il est
pres-

presque impossible de se défaire entièrement, & la bonne opinion de soi même, entraînent souvent les Hommes à juger avec précipitation, sans avoir assez examiné; de sorte que sans se croire infailibles, ils croient cependant ne se point tromper; & c'est d'ordinaire dans ces occasions, qu'ils se trompent le plus. C'est là un défaut auquel tous les Ecrivains sont sujets, sans en excepter les plus habiles, les plus éclairés, & les plus judicieux. Ainsi tout Homme qui écrit, qui se fait imprimer, doit examiner avec soin tout ce qu'il couche sur le Papier, avant que de l'exposer au grand jour; & si on le critique, pourvu qu'on le fasse avec politesse, & par le seul amour de la Vérité, il ne doit point le trouver mauvais: Au contraire il doit profiter de la Critique, si elle est juste & bien fondée. Si elle ne l'est pas, il ne faut point s'en inquiéter; la Vérité triomphera toujours. On peut appliquer ici un bel endroit des Satires de Boileau, où il parle des Poètes*.

*Dès que l'Impression fait éclore un Poète,
Il est Esclave né de quiconque l'achète.
Il se soumet lui même au caprice d'autrui;
Et ses Ecrits tous seuls doivent parler pour lui.*

Un

* Sat. IX.

*Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuie a beau demander grace;
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
Qui lui fait son Procès de pleine autorité.*

J'ajouterai encore, que quand un Auteur savant & judicieux s'est acquis une belle & solide réputation, par d'excellens Ecrits, s'il a laissé quelques Ouvrages qu'il avoit dessein de publier, ses Héritiers, & tous ceux qui s'intéressent à sa gloire, doivent les examiner avec beaucoup d'attention, avant que de les mettre sous la Presse, afin de n'y rien laisser qui ne soit capable de soutenir cette réputation. Car il peut aisément arriver, & il arrive même assés souvent, qu'un Auteur, quelque habile & judicieux qu'il soit, entraîné par son tour d'Esprit, & plein de certaines idées, laisse couler de sa Plume, dans la chaleur de la composition, des endroits foibles & défectueux, qu'il auroit corrigés lui même, si la mort ne l'eût pas prévenu, & qu'il eût eu le tems de relire son Ouvrage de sang froid & à tête reposée, ou que quelque Ami judicieux les lui eût fait remarquer.

Voilà, *dira-t'on*, un bien long Préambule: A quoi doit il aboutir? je le dirai en deux mots: C'est à justifier la liberté que je prens de relever une faute grossière,
que

que j'ai trouvé dans un des Ouvrages posthumes de feu M. DE BEAUSOBRE le Père. Ce grand Home s'est aquis avec justice la réputation d'Ecrivain savant, habile & judicieux, par les excellens Ecrits qu'il a publiés lui même. Je ne crois pas qu'il y ait personne qui ait plus de vénération pour sa mémoire que moi; mais j'avouë ingénument que j'ai été choqué d'un endroit que j'ai trouvé dans les *Remarques Historiques, Critiques & Philologiques, sur le Nouv. Testament, imprimées à la Haïe in 4. en 1742.* Plein de l'estime que j'avois pour lui, d'abord que nos Libraires eurent reçû cet Ouvrage, je l'achetai, je le lûs avec empressement, & j'y trouvai divers endroits excellens. Mais quelle ne fût pas ma surprise, lors que j'arrivai à la Note sur le Chap. XXIV, de S. Matthieu! Je pensai tomber de mon haut, & j'avois peine à en croire mes yeux Sur le champ je formai le dessein de comuniquer au Public mes Réflexions sur cet endroit, à moins que quelque autre ne me prévint. Car il me semble que quand un Auteur s'est établi dans le Monde sur le pié d'un Home sage, savant & judicieux, s'il lui arrive de tomber dans quelque faute grossière, il importe au Public d'en être instruit, de peur que les Lecteurs entraînés par
 son

son autorité, ne se laissent engager dans l'Erreur avec lui, au lieu d'examiner soigneusement ce qu'il écrit. Cela doit se faire sur tout, lors que l'Erreur dont il est question, interesse quelqu'un des fondemens de la Foi Chrétienne, telle qu'est l'autenticité de nos Livres sacrez.

Voici donc dequoi il s'agit. Pour mettre les Lecteurs au fait, je vai copier tout au long la Note de M. DE BEAUSOBRE sur le Vers. 15. du Chap. XXIV. de S. Matthieu, afin qu'il en puissent juger.

Nôtre Seigneur, dit-il, cite ici la Prophétie de Daniel. Il me vient une pensée sur le Livre de Daniel que je propose, & que je ne prétens pas asirmer. Il y a une contradiction au moins bien aparente, entre le Chap. IV Vers. 7. & 8. & le Chap. II. Vers. 5. 12. On trouve au Chap. IV. l'Edit que Nabuchodonosor publia, par lequel il défendit de blasphemer le Dieu des Juifs. Il y fait le récit de ce qui s'étoit passé à l'occasion du Songe qu'il avoit eu. Il dit qu'ayant recité ce Songe aux Philosophes ou Magiciens de Caldée, aucun d'eux n'avoit pu le lui expliquer, & que l'ayant ensuite recité à Daniel, ce Prophète lui en avoit donné l'explication. Le fait est rapporté bien différemment dans le second Passage (c. d. au Chap. II.) Là Nabuchodonosor ne voulût jamais dire aux Atages le Songe qu'il avoit eu.

Il

Il prétendit qu'ils le devinassent, parce qu'il ne pouvoit s'assurer sans cela, que leur explication fût vraie. Ils eurent beau protester que leur Science n'alloit pas jusques là; il ordona qu'on les fit mourir come des-Imposieurs. Daniel vint ensuite, à qui le Roi ne dit point le Songe en question; au contraire il lui parla en ces termes: Me pouvez vous déclarer le Songe que j'ai vû, & son Interprétation? Là dessus Daniel lui fait le récit du Songe, & l'explique. Cela est mal aisé à concilier. J'embrasserois néanmoins toute conciliation qui paroîtra solide; mais si l'on n'en a point de telle, je couperois le nœud, & je dirois que les VI. premiers Chapitres de Daniel ne sont pas de lui. Ce n'est qu'au Chap. VII. que comence le Livre de ce Prophète. C'est là qu'il parle lui même, come les Prophètes ont acoutumé de faire, & qu'il écrit ses Visions. Ce qui précède sont des Histoires où il a part, & que des Juifs postérieurs ont joint à ses Prophéties. C'est une Question à examiner.

L'Afaire est sérieuse, come l'on voit. Il ne s'agit pas de moins que de rogner de la moitié entière un Livre Canonique du Vieux Testament, & de heurter de front le consentement constant & invariable de l'Eglise tant Judaïque que Chrétienne, auquel on ne sauroit contredire sans

se rendre coupable de la plus blâmable témérité, à moins qu'on n'eût des preuves à lui opposer, bien solides & bien claires. Il s'agit enfin de retrancher, de l'ancienne Histoire des Juifs, des Monumens précieux de la gloire de Dieu, des Evénemens admirables, où Dieu donna des preuves éclatantes de sa Puissance & de sa Bonté, en Faveur de ses fidèles Adorateurs, & de sa Justice redoutable, contre les Tyrans superbes & impies, qui osoient s'élever contre lui; & cela pour soutenir & pour affermir la Foi de son Peuple, qui pouvoit courir risque d'être ébranlée par diverses disgrâces, suites inévitables de sa Captivité dans la Ville & dans l'Empire de Babilone. Car si, come il le dit, ce sont des *Juifs postérieurs*, qui ont joint les 6. premiers Chapitres du Livre de Daniel à ses *Prophéties*, quelle certitude nous reste-t-il de la Vérité des faits merveilleux rapportés dans ces 6. Chapitres? Et quelle preuve nous fournira-t-il, pour nous assurer que la narration de ces *Juifs postérieurs* est authentique & digne de foi?

Il faut rendre justice à feu Mr. *T. de Beaufobre*. J'ai trop bonne opinion de son Cœur, pour penser qu'il ait eu aucun mauvais dessein. Mais c'est-la un
exem.

exemple singulier de ces éblouïsemens de raison, qui peuvent arriver, on ne fait comment, aux plus grands Génies, aux Esprits les plus justes, aux Ecrivains les plus éclairés & les plus judicieux. Et pour montrer à mes Lecteurs que je ne parle pas en l'air, en veut on voir un autre exemple bien frappant ? Feu *M. Jaques Bernard*, mort à Leide, Pasteur de l'Eglise Wallone, & Professeur en Philosophie & en Mathématiques, Homme savant, & des plus judicieux, s'il en fut jamais, a fait dans un endroit de ses Journaux, par pure inadvertance, (j'en suis bien sûr) & nullement par ignorance, une faute que l'on pardoneroit à peine à un Ecolier. Lisés ses *Nouv. de la Répub. des Lettres*, Mois de Novemb. 1699. au bas de la page 549. & au comencement de la 550. *Nôtre Voïageur*, dit-il, *eut la curiosité d'aller voir les Sources du Jourdain. Mais ce Fleuve si fameux dans l'Ecriture, n'est aujourd'hui qu'un Ruisseau médiocre, qui va se perdre à Damas dans la Mer de Galilée, après avoir serpenté quelque tems dans la Plaine du Liban.* Il y a dans ce peu de paroles trois fautes considérables : 1°. Le Jourdain ne se perd point dans la Mer de Galilée ; il y entre il est vrai, mais il en sort après l'avoir traversée dans sa longueur du Nord au Sud ; & après un cours d'une

vingtaine de lieuës, il va se perdre dans le Lac Asphaltite, autrement nommé, *la Mer morte*. 2. Le Jourdain ne va point se perdre à Damas : Cette Ville est à plus de 20. lieuës au Nord de la Mer de Galilée. 3. Enfin, il n'est pas vrai qu'il ne soit aujourd'hui qu'un *Ruisseau médiocre*. Il est toujours ce qu'il a été autrefois, c'est à-dire, un Fleuve profond ; à celà près qu'il n'a pas la même largeur ou étenduë, qu'autrefois, soit que par la rapidité de son cours, il ait rendu son Lit plus profond qu'il n'étoit autrefois, soit que ses Eaux aient pris un autre cours, come le dit * *Maundrell*, Eclésiastique Anglois, qui alla le voir l'An 1697. Mais du reste le même Voïageur ** nous apprend que c'est une grosse Rivière, & une Rivière trop rapide, pour pouvoir nager contre son cours. Elle a environ 60. piez de large, & n'est nullement guéable : Ce sont ses propres termes. Une Rivière, qui est large de soixante piez, peut-elle être apellée un *Ruisseau médiocre* ? Je suis persuadé que M. Bernard étoit parfaitement instruit sur tout cela ; car qui croira qu'un Savant tel que lui, l'ait ignoré ? Mais qui pourroit nous expli-

* Voïage d'Alep à Jérusalem &c. en 1697. par H. Maundrell, A Utrecht, in 12. 1705. à la page. 137.

** A la pag. 138.

expliquer par quel enchantement il est tombé dans ces bévuës?

Après cet exemple frappant de l'infirmité de l'Esprit humain, je reviens à M. De *Beaufobre*. Je dis de lui tout de même: Qui pourroit nous expliquer par quel éblouissement de Raison il a vû de la contradiction là où il n'y en a point? Car j'oserois assurer que de tous les Lecteurs, qui ont lû le Livre de Daniel, il n'y en a jamais eu, qui l'aient remarquée, ou, pour parler plus exactement, à qui une semblable pensée soit tombée dans l'Esprit. La chose est trop claire & trop aisée, pour pouvoir s'y méprendre. M. De *Beaufobre* dit: *J'embraserois toute conciliation, qui paroitra solide.* La conciliation est toute simple, ou plutôt les 2. Chap. de Daniel, dont il est question, le II. & le IV. n'ont point besoin de conciliation. Ils ne se contredisent point. Il ne faut que des yeux & un peu d'attention, pour le voir. Dans ces 2. Chapitres, Daniel nous parle de deux différens Songes de Nabuchodonosor. Dans le II. Chap. il nous parle du Songe de la Statue à tête d'or &c. & dans le IV. du Songe, où ce Monarque vit un grand Arbre, dont la cime s'élevoit jusques aux Cieux, & les branches s'étendoient jusques aux deux bouts de la Terre &c. A l'égard du premier de ces Songes, Nabuchodonosor l'oublia entièrement

ment & ne pût point se le rapeller. Il ne lui en resta qu'une certaine idée confuse, ou tout au plus une impression vive & fâcheuse dans l'Esprit, qui lui donoit de l'inquietude. Voilà pourquoi il souhaita que les Sages & les Magiciens de Babilone le lui récitassent ; voila la raison pourquoi il fût en fureur contr'eux, quand il vit qu'ils ne pouvoient pas le lui aprendre. *La parole m'est échapée*, (leur dit il, c. d. le Songe) *Si vous ne me déclarés le Songe & son interprétation, vous serés mis en pièces &c.* Ch. II. v. 5. Mais pour ce qui est du second Songe de ce Prince, il en fut tout autrement. Il ne l'oublia point, il s'en souvint fort bien. Quand il convoqua les Sages de Babilone, ce ne fût point pour leur demander qu'ils lui aprissent ce qu'il avoit songé, mais seulement qu'ils le lui expliquassent. *De par moi j'ist fait un Edit*, (dit il lui même, Ch. IV. 6.) *qu'on fit venir tous les Sages de Babilone, afin qu'ils me déclarassent l'interprétation du Songe.* Il leur récita lui même son Songe, sans attendre qu'ils le lui demandassent. *Alors, (dit-il v. 7.) vinrent les Magiciens, les Astrologues &c. & je récitai le Songe devant eux, mais ils ne me purent déclarer son interprétation.* Quand ensuite Daniel fût entré après les autres Sages, Nabuchodonosor lui raconta son Songe du grand Arbre tout au long, come on

le peut voir dès le Verset 10. jusqu'au 17. inclus. Voilà donc la conciliation toute trouvée. Nabuchodonosor fait deux Songes, en deux Années différentes. Il oublie absolument le premier, & dans l'impie fierté que sa grandeur lui inspire, il veut que les Sages le devinent, & le lui disent, avant que d'entreprendre de l'expliquer. Mais quant au second, il s'en souvient, il le récite lui-même tout au long à ses Sages & ne leur demande autre chose, sinon qu'ils le lui expliquent. Y a-t il là la moindre ombre de contradiction? On a raison de dire, *Qui bene distinguit, bene docet.* L'Erreur de M. De B. est venué de ce que, par une absence de mémoire, il a confondu les deux Songes de Nabuchodonosor en un, & qu'il s'est imaginé que ces deux Chapitres de Daniel, où ils sont raportez, le II. & le IV. ne parloient que d'un seul & même Songe.

Quant à ce qu'il ajoute à la fin de sa Note : *Ce n'est qu'au Chap. VII. que commence le Livre de ce Prophète. C'est là qu'il parle lui-même, come les Prophètes ont acoustumé de faire &c.* Il est bien aisé d'y répondre. I. Après avoir détruit, come je viens de le faire, le fondement de sa conjecture téméraire, il est clair qu'elle tombe d'elle même. II. Cette dernière Réfle-

xion, qu'il fait sur ce que Daniel *parle lui même* dans les VI derniers Chapitres, c'est a-dire, parle de lui même en *première personne*; cette Réflexion, dis je, est la foible même. Les Prophètes ne se font point astreint à parler toujours d'eux mêmes en *première* personne; ils emploient aussi assés souvent la *troisième*, come on peut s'en convaincre en lisant leurs Livres avec quelque attention. Voyez par exemple Elaïe. Ch. I. Verset 1. *La Vision d'Esaïe Fils d'Amos qu'il a vue* &c. Ch. II 1. *La Révélation qu'Esaïe, Fils d'Amos a eue*: Ch VII. 3. *L'Eternel dit à Esaïe, fors maintenant au devant d'Abaz* &c. Ch. XIII. 1. *La Charge de Babilone qu'Esaïe fils d'Amos a vue*. Voyez encore Ch. XX. 2. & XXXVII. 2. & XXXVIII. 1. 4. 21. & XXXIX. 3. Voyés aussi Jérémie come il parle de lui même en *troisième* personne, Ch. I. 2 & 3. & VII. 1. & XI. 1. & XIV. 1. & XVIII. 1. & XX. 1. 2. 3. Le Prophète Osée en use de même, Ch. I. 1. 2. 3 4. Amos pareillement Ch. I. 1. & VII. 12. 14. Tous ces Prophètes parlent d'eux mêmes indifferement en *première* & en *troisième* personne. Ezechiel seul parle toujours en *première* personne, & Jonas seul toujours en 3eme. personne. Il n'y a donc point de conséquence à tirer contre l'autenticité des 6.
 pré.

premiers Chapitres de Daniel, de ce qu'il y parle de lui même en 3eme. personne, au lieu que dans les 6. derniers il parle en première personne.

Je suis bien persuadé que si M. De *Beausobre* avoit vécu assez long-tems, pour relire à loisir les *Nouvelles Notes* sur le *Nouv. Testament*, & qu'il se fût donné la peine d'examiner les Chapitres II. & IV. de Daniel, il auroit d'abord reconu sa bévuë, & auroit raïé cette longue Note, qui fait l'objet de ce Discours. Il seroit fort bon que ceux qui veulent publier quelque Ouvrage important, sur tout sur des Matières qui interessent la Religion, imitassent la sage méthode du célèbre Traducteur d'*Abblancourt*, qui lisoit toujourn six fois les productions, avant que de les remettre à l'Imprimeur. Il arrive assez souvent que des Auteurs, qui se sont rendus célèbres dans la Répub. des Lettres, par d'excellens Ecrits, composés dans la vigueur de leur âge, se relâchent dans la suite, & se reposant un peu trop sur la réputation qu'ils ont acquise, aussi bien que sur leurs lumières & leur facilité à composer, ils travaillent avec moins d'exaëtitude & d'application: De là vient que les derniers Ouvrages de certains Auteurs sont moins estimés & moins estimables que les premiers.

Je finirai par une Remarque, sans vouloir néanmoins en faire l'application à M. De B. mais à certains Vieillards de par le Monde : C'est qu'ils auroient besoin, comme l'Archevêque de Grenade dans le Roman de *Gil Blas*, qu'on leur criât tous les jours aux Oreilles cette Leçon d'Horace *.

*Solve Senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum videndum, Et ilia ducat.*

Come elle s'adresse uniquement aux Savans, qui doivent savoir le Latin, je ne me donnerai pas la peine de la traduire ; Je leur laisse le soin de la bien étudier, pour en faire leur profit.

* Lib. I. Epist. 1. 8. & 9.





LETTRE

A l'Auteur des Antiquités de St. Pres.

MONSIEUR,

LA comparaison que vous faites entre ceux qui suposent des Inscriptions & les *Faux Monoieurs*, me paroît des plus justes. Come les derniers sont extrêmement à craindre dans un Etat, de même aussi les premiers sont fort dangereux pour la République des Lettres. Les uns & les autres tendent des pièges, qui sont pour la plûpart très difficiles à éviter, & qui jettent quantité de personnes dans l'Erreur.

C'est là l'êfet qu'ont produit les Antiquités de *Cologni*. Le croiriés vous, *Monsieur*, plusieurs Savans, ou soit disant tels, ont doné tête baissée dans le panaud. Il étoit pourtant facile à découvrir. D'où je conclus que ces Messieurs, qui ont pris le change, ignorent les Antiquités Romaines, *per omnes modos & casus*. Aussi-tôt que j'ai aperçû que l'Auteur donoit à *Cesar* le surnom d'*Auguste*, *Fœnum in cornu habes*, me suis-je écrié, *longe fuge*.

Il n'étoit point nécessaire, *Monsieur*,
d'a-

d'avertir que vôtre petite Inscription n'est point de ce calibre. Eclairée du flambeau de la Vérité, elle approche presque de l'évidence. Vôtre Découverte est des plus curieuses, & ne se ressent du tout point du *Colognianisme*.

Vous vous adressés aux Experts, & vous les priés de vous comuniquer leurs Réflexions sur vôtre Découverte. Il s'en faut de beaucoup que je sois de ce nombre, & d'un Savant à moi, il y a encore une très grande distance.

Permettés cependant que je vous trace en abrégé, ce qu'un Antiquaire, distingué par ses conoissances, m'a appris sur cet article. Si vous trouvés dans ce que je vais vous exposer, quelque vraisemblance, ce n'est point à moi qu'est dû l'honneur de la Découverte, mais uniquement au Savant qui m'a daigné comuniquer ses lumières.

En 1767, on trouva à *Avenche*, Ville du *Pais de Vaud*, une Inscription gravée sur bronze. Des Ouvriers fossoiant une Vigne firent cette Découverte. Voici le contenu de l'Inscription dont j'ai l'honneur de vous parler.

FERFILI BACCHO OREO
 CN. CORN. COTTA
 D D.

Vous savés *Monsieur*, que l'Epithète de *fertilis* est donnée très souvent à *Bacchus*. *Horace* dans l'Ode 6. du Liv. XI. en parlant de cette Divinité dit:

..... *Et amicus Aulon*
Fertili Baccho minimum Falernis
Invidet Uvis.

Et la petite Montagne d'Aulon, favorisée du Dieu *Bacchus*, n'est point jalouse des Raisins de Falerne. *Properce* donne cette même Epithète à *Bacchus*.

Bacche soles Phæbo, fertilis esse tuo.
 Elog 6. du Liv. IV.

Bacchus vous êtes toujours fertile pour *Apollon*. J'ai d'abord été surpris de trouver le mot, *Oreo*, dans l'Inscription. Mais après qu'on m'eut appris que la Vigne dans laquelle on avoit trouvé ce Monument, étoit située sur une hauteur, je vis qu'il convenoit parfaitement. *Bacchus*, selon les Anciens, aimoit extrêmement les hauteurs. De là il avoit été nommé *OREIOS*, *O'reus*, *Montanus*. *Horace* dit qu'il avoit vû *Bacchus* dicter des Vers sur des Roches écartées.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem. Ode 19. Lib. XI.

Il est donc très certain que c'est à *Bacchus* que la Vigne en question avoit été consacrée

& les Epithètes conviennent très bien à cette Divinité. Il s'agit à présent de savoir quand ce *Cn. Corn. Cotta* vivoit, c'est ce que je vais tâcher d'éclaircir.

Cotta Consul Romain vivoit en 679. de Rome. Il avoit eu des différens avec *Sylla*, touchant les *Tribuns du Peuple* *. *Sylla* qui étoit du parti de la Noblesse, après avoir, pour ainsi dire, subjugué les Romains, diminua de beaucoup l'Autorité de ces *Tribuns*. ** *Cotta*, revêtu du pouvoir que lui donoit son Consulat, les rétablit dans leurs premiers Droits. *Sylla* en aiant pris ombrage, tâcha de s'en vanger sur la famille des *Cotta*. En éfet *** en 680. de Rome, il exila par son pouvoir deux Homes de cette Famille. Le premier *P. Cotta* se retira en Espagne. Le second nommé *Cajus Cotta*, après avoir parcouru la Gaule Orientale, se rendit, suivant quelques uns dans la Ville nommée anciennement *Aventicum*, aujourd'hui *Avenche*, en 682. de Rome. Il se peut que c'est un des Descendans de ce *Cotta* dont le Bronze porte le nom.

Il est donc assez probable que les Vignes qui sont entre *Avenche* & *Morat*, ont été plantées environ l'An 684. de Rome, 5. Ans après le Consulat de *Cotta*, & 2. Ans après l'arrivée de *Cotta* dans le País de Vaud.

Outre

* App. Alex. Civ. L. II. p. 445. ** *Ascon. ad Ont. pro Corn. 1.* *** *Quos ad Ciceroem.*

Outre l'Inscription dont je viens de parler, on en voit encore une, gravée sur de la pierre, qui est presque éfaccée. Voici tout ce qu'on y peut déchiffrer.

V. E T. D E.
 B.
 M. L. E D.

Il y a aparence que c'est un Edile qui l'a fait graver; les deux dernières Lettres semblent l'indiquer. Mais come on ne conoit point qui se pourroit être, cette Découverte est de peu de conséquence.

Voilà, *Monsieur*, de simples conjectures, un peu mieux fondées à la vérité, que les Réveries sur les *Antiquités de Coligni*. Les Auteurs que je cite sont très connus, & si on pouvoit avoir quelque doute sur ce que j'avance, je prie ceux qui sont versés dans les Antiquités d'examiner avec attention ce petit Essai, pour se convaincre de la vérité des faits que je raporte. Je suis &c.

L*****e le 28. Oct. 1745. P. P***,



AUX EDITEURS

*Sur l'Inscription de St. Prex & d'autres
Antiquitez.*

J'Ai vû, *Messieurs*, dans vôtre Journal de Septembre l'Inscription de *St. Prex*. Cette Pièce n'est point suposée; elle est très réelle. Un Illustre Professeur de nôtre Académie a vû ce Monument, l'a manié, l'a considéré avec attention, & en a fait la Description que je vous envoie, avec mes Conjectures, pour inviter les Curieux à en dire aussi leur sentiment.

On a déterré, il y a quelques Semaines près de *Ste Croix*, Village sur les Montagnes du Bailliage d'*Tverdun*, aux Frontières de *Bourgogne*, quantité de petites Pièces d'Argent, consistant en Deniers & Demi-Deniers assés bien conservez. J'ai vû un de ces Demi Deniers: Il y a d'un côté une Tête d'Home, assés bien faite, à Barbe rase & Cheveux courts, avec ce mot ATEULA, en Caractères Latins très lisibles. Le Revers presente un Cheval à tête levée,

levée, queue pendante, sans telle ni bride, avec ce mot au bas, VLATOS, & un double Triangle, en forme d'Etoile, entre les Pieds. J'avoüe que je ne fai ce que ce peut être.

Pour ce qui concerne le Monument de *St. Prex*, il a été trouvé dans une Plaine, qui est au dessus de l'Eglise, & où l'on croit comunément qu'étoit autrefois le Bourg de *St. Prex*. Il y a présentement, dans cet Endroit, des Vignes, des Prez, & des Champs, & l'on y trouve souvent des Vestiges de Bâtimens & des Pièces de Monoie ou d'autres Utenciles. Ce Monument est un Piedestal rond, plat au dessus, sur lequel reposoit, selon toute aparence une Statüe, en deux endroits marqués & moins polis que le reste, dont l'un est plus grand que l'autre, & auprès du plus grand est un Clou encore adhérent, qui perce des deux côtés. La hauteur du Piédestal est de 2. Pouces & 3. Lignes, mesure de Berne, avec deux Moulures canelées. Le dessous est vuide, comme l'est la baze d'une Cuvette de Buffet, où l'on rince les Verres. La circonférence du dessus a de diamètre 6. Pouces & 9. Lignes de Berne, & la circonférence du bas ou du dessous, a de diamètre 7. Pouces & 9. Lignes. Sur le plat du Piédestal

tal, entre les deux endroits où reposoit la Statue, on lit l'Inscription suivante.

LIBERO PATRI
COCLIENSI.

P. SEVERIUS

* . LUCANUS

** V. S. L. M.

Votum. Solvit. Libens, Meritò

Voici présentement mes Conjectures sur ce Monument. Je suis persuadé que la pensée de l'habile & judicieux Ecrivain, qui l'a communiqué au Public, & qui croit que *Libero Patri Cocliensi* signifie *A Bacchus de Cuilli*, je suis persuadé, dis-je, que sa pensée est tout à fait juste. Du mot *Cochlear*, nous avons fait *Cuiller* : Par la même analogie, le nom *Coclia* a été changé avec le tems en *Cuilli*. D'ailleurs la Ville de *Cuilli* étant au centre de *La Vaux*, Quartier du Pais, qui rapporte d'excellent Vin, il étoit tout à fait dans l'ordre que l'on y plaçat le Culte de *Bacchus*. On voit par l'Histoire, que l'Empereur *Probus* permit

aux

* Au dessous de la première Moulure, dans l'enfoncement.

** Au dessous de la seconde Moulure, dans l'enfoncement.

aux Gaulois de planter des Vignes environ l'An 280. de J. C. Les Peuples de la Vaux auront été des premiers de ce País, qui aient profité de cette permission, entre l'An 280. & 300. parce que le terrain y est plus propre pour la Vigne, que pour les Champs & les Prez. Ces Vignes aiant bien reüssi, come le País étoit encore Païen, ou que du moins le Paganisme y étoit encore la Religion dominante, on aura dressé un Autel à *Bacchus*, dans la Ville de *Cuilli*, & ce *Bacchus de Cuilli* aura été vénéré dans tous les environs du Lac de Genève. Dans la suite *P. Severius Lucanus*, Auteur du Monument en question, aura planté des Vignes du côté de *S. Prex*, & fait un Vœu au *Bacchus de Cuilli* pour l'heureux succès de son travail; & sa plantation aiant reüssi à son gré, il aura accompli son Vœu, & érigé une Statuë a *Bacchus*, sur le Piedestal qui a été trouvé, avec cette Inscription, pour être un Monument de sa reconoissance. Voilà, *dira-t on*, un joli Roman. Je l'avouë. Mais devine mieux, qui pourra! J'ajouterai que *S. Prex*, dans les anciens tems s'apelloit *Basuges*. Ne pourroit-on point dire que ce nom a quelque afinité avec celui de *Bacchus*?

Lausarne le 22. Octob. 1745.

B b

LET-



LETTRE

De Mr. ROUSSEAU à M. DE C.

MONSIEUR,

J'Approuve infiniment vôtre antipathie pour les Procès, & je tiens come vous que le repos d'Esprit & de Corps doit être préféré à tous. Le plus heureux en Procès est celui qui n'y perd que son tems & que ses peines: Avec le meilleur Droit on peut être condamné, quand on dépend de l'ignorance, de l'intérêt, ou du caprice des Homes. Ceux qui come vous, *Monsieur*, sont dans l'habitude de réfléchir & se sont mis au dessus des Préjugés vulgaires, sentent bien qu'il vaut encore mieux souffrir une légère oppression, que de contribuer soi même à la rendre insupportable; par conséquent ils n'ont aucune peine à résister aux amorces d'un Intérêt frivole, ou d'une Passion capiteuse; car un certain Point d'honneur décide souvent de nos démarches, en dépit de la Raison. On ne veut pas céder une bagatelle que l'on nous conteste, peut être

ii-

injustement; on se pique au jeu; l'Amour propre s'en mêle; & cette bagatelle devient bien tôt une affaire importante, qui nous coute nôtre repos, nos biens, & nôtre santé. Le Gain du meilleur Procès ne vaut souvent pas les soins & les inquiétudes que l'on se donne pour le gagner. Il en coute souvent moins à perdre la Vigne qu'à la plaider.

Jè suis ravi que le succès de vôtre dernier Livre ait répondu à mon atente: La Critique des Esprits de travers lui done encore un nouveau lustre chés moi; car après l'aprobation des honnêtes Gens, je ne connois rien de plus glorieux que la Critique des Sots: Come nous n'écrivons point pour eux, nous devons les regarder come une espèce diférente de la nôtre. On ne s'avise point de mépriser une Perdrix, parce que les Anes n'en mangent point.

Je me souviens, à propos de cela, de Mr. *Despreaux*, qui, en pleine Académie, pria un jour l'Abé *Abeille*, de lui faire la grace de trouver ses Ouvrages mauvais. Une Critique dictée par la jalousie, ou dénuée de fondement, deshonne bien moins celui contre qui elle est faite, que celui qui a la sottise de la faire.

Si tous les Mathématiciens vous ressembloient, il ne seroit pas nécessaire d'être

Mathématicien pour lire leurs Ouvrages, & la Vérité seroit plus aimable quelle ne l'est d'ordinaire dans leurs Ecrits. Je trouve que c'est le plus noble objet de la Raison, que de tâcher de conoitre la Vérité & de la faire conoitre aux autres: Mais ce n'est pas encore assez, selon moi, & le point le plus important est de la faire aimer. C'est à quoi on parvient difficilement par la sécheresse & la grossiereté. Ce sont malheureusement les deux défauts où tombent les Savans que le Commerce du Monde n'a point polis. On ne leur fait nul gré d'avoir raison, & on ne leur pardone point d'avoir raison orgueilleusement. Je ne doute pas que vous n'aïés à combatre contre cette espèce de Gens, ordinairement trop entêtés de leur Siftème, pour se prêter à ceux d'un autre; quelques sensés qu'ils puissent être: Mais vous combatrés sûrement avec avantage, parce que vous avés le don de vous faire lire, ce que ces Messieurs là n'ont point: Celui qui a sacrifié aux Graces met facilement les autres Divinités dans ses interêts.

Il y a une sorte de Dispute, qui est toujours agréable au Public, & avantageuse même aux Disputans, c'est celle qui aiant la Vérité pour objet principal, respecte en

mê-

même tems les Bienféances , & combat les Adverfaires fans les dégrader. C'est ainfi que les Honêtes Gens devroient contester, & c'est ainfi je penfe que fe fait la Difpute entre vous , & vôtre Ami de *Genève* fur le *Traité du Beau*. On m'a dit que c'est une Perfone d'efprit , qui eft très capable de juger de vôtre Livre & d'en connoître le prix. Je fuis perfuadé que les Difficultés qu'il vous propofe font plutôt des Eclairciflemens qu'il cherche , que des Critiques qu'il avance. Un Rhome qui expose les Doutes ne fauroit révolter ni le Lecteur ni l'Auteur à qui il les propofe : Souvent-il prend de là ocation de dire des chofes excellentes , dont le Public peut profiter. On lui pardone même quand il auroit tort. S'il n'instruit pas , du moins il amufe : Ce qui a fon mérite , auffi bien que l'inftruction.

Voilà déjà trois Pages fur le fujet que vous m'avez fourni , il m'en faudroit pour le moins autant, pour vous dire tout ce que je penfe , & ce que j'ai toujours penfé fur le Héros du Nord , dans le tems même de fes plus grandes prospérités : Je n'ai jamais donné dans l'admiration où vous avez trouvé vôtre *Baron* , & felon moi , vôtre *Comte* , raifonoit beaucoup plus jufte, en le comparant à *Pirrhus* : Le tems a prouvé qu'il ne s'é.

s'étoit pas trompé. Ce Prince est aujourd'hui dans un état dont il ne peut sortir, que par une chute terrible, ou par des Victoires surprenantes. On ne sauroit prévoir ce qui en arrivera, mais il ne seroit pas impossible qu'on ne le vit encore jouer un grand Rôle, en profitant habilement de ses Conquêtes, ou sagement de sa Défaite. Alors il comencera à devenir véritablement illustre; car jusqu'ici tout ce qu'il a fait est en pure perte pour le bonheur de ses Peuples; & sa réputation n'est point encore décidée. Quand on se représente que les Victoires d'*Alexandre*, ne servirent qu'à désoler son propre Roïaume, que ses Successeurs le déchirèrent tour à tour & en firent le Théâtre de leur Ambition & de leurs fureurs; comment après cela, peut on le prendre pour Modèle & imiter sa conduite? Un Prince n'est il pas plus grand lors qu'il fait fleurir dans ses Etats, la Paix, le bon Ordre, les Arts, & les Sciences, que lors qu'il ruine ses Sujets par des Impôts excessifs que la Guerre rend nécessaires; & qu'il les expose aux horreurs de voir piller & brûler leurs Maisons par les Mains de l'Ennemi? Un Prince qui a de l'humanité, & qui est le Père de ses Peuples, peut-il voir sans frémir, le Carnage qui se fait dans une Bataille, des Villes

ré-

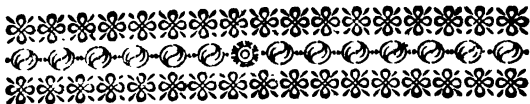
réduites en Cendre, des Enfans arrachés
d'entre les bras de leurs Mères, & des
Filles exposées à l'insolence & à la brutali-
té d'un Soldat féroce? Que vous êtes
heureux, *Monsieur*, de n'entendre le bruit
des Armes que de loin, & de cultiver les
Muses au milieu des douceurs de la Paix!

*O Paix, Fille du Ciel! Vien te montrer aux Homes;
Vien calmer leurs noires fureurs :
En toi sont tous les Biens, & la Terre où nous
somes,
Sans toi n'est qu'un séjour d'horreurs.]*

Je suis &c.

A Vienne le 20. Juillet 1715.





T A B L E.

R <i>Eponse aux Journalistes de Trévoux,</i> <i>sur Mr. Burnet.</i>	291
<i>Extrait d'un Discours Académique des Jeux</i> <i>Floraux.</i>	313
<i>Lettre aux Editeurs, en leur envoiant</i> <i>une Ode adressée à M. de Fontenelle</i>	336
<i>La Poésie, Ode, à Mr. de Fontenelle.</i>	339
<i>Dialogue entre un Avocat & un Médecin,</i> <i>sur la destination des Enfans.</i>	350
<i>Observations critiques sur un endroit d'un</i> <i>Ouvrage posthume de M. de Beausobre.</i>	362
<i>Lettre à l'Auteur des Antiquitez de St.</i> <i>Prex.</i>	377
<i>Aux Editeurs sur l'Inscription de St. Prex</i> <i>& d'autres Antiquitez.</i>	382
<i>Lettre de Mr. Rousseau à Mr. de C..</i>	386